

809 Vivant Beaucé : correspondance depuis la colonie de Zurich

Version 1 du 07 janvier 2007

L'illustration du 1^o mai 1851

Parmi les dessins exposés cette année au Palais National, quelques-uns éclairent à bon droit l'attention du public. Placés au 1^o étage en face de 3 fenêtres, ceux de notre collaborateur Vivant Beaucé furent de ce nombre. Il ne fallait rien moins que l'intérêt qui s'attache au nom de l'auteur pour arriver, après bien des efforts, à saisir l'ensemble des deux compositions dont nous donnons à ce qui ont été moins persévérants que nous, une copie aussi exacte que le permet notre procédé de reproduction.

Nous avons d'ailleurs d'autres motifs pour rappeler ici l'oeuvre et le nom de M. Vivant Beaucé. Nos lecteurs n'ont pas oublié la série d'articles illustrés, ayant pour titre « Journal d'un colon » que l'auteur nous envoyait d'Afrique où il était allé, plein de confiance dans les promesses du gouvernement, demander, après la révolution de Février, du travail de cette terre ce que le travail du crayon ne lui donnait plus suffisamment. C'est seulement après une lutte courageuse de quinze mois, après avoir vu mourir son père dans le délire de la fièvre, qu'atteint lui-même par la maladie endémique, M. Beaucé est revenu complètement désillusionné sur ce malheureux essai de colonisation, rapportant de son séjour en Afrique, une riche collection de croquis, d'études, et un volumineux travail sur la colonie de Zurich. .

Le cadre de ce recueil ne nous permettant pas d'en publier la totalité, nous avons du nous arrêter à la moitié de la seconde partie, nous réservant d'offrir plus tard à nos lecteurs, quelques-unes des pages les plus intéressantes de ce travail. C'est à ce titre que nous saisissant l'occasion que nous fournissent aujourd'hui. les dessins de M. Beaucé, de donner une sorte de complément à son « Journal d'un colon », en publiant les extraits indispensables à l'intelligence, non de ses compositions, car M. Beaucé n'a pas composé ses dessins, mais des souvenirs à l'aide desquels il a représenté les deux phases extrêmes de l'histoire malheureuse des colonies subventionnées d'Afrique.

Les lignes qui suivent sont textuellement extraites des lettres que M. Beaucé adressait à ses amis durant son séjour dans la colonie de Zurich, et dans nos avons reproduit la première partie dans le tome XIII de l'illustration.

« Au moment de commencer la relation de notre séjour au village, le coeur ne manque ! Mes souvenirs sont encore si vivants, que les reprendre un à un serait au-dessus de mes forces, et si tristes, si navrants, que les larmes me viennent aux yeux chaque fois que je songe à tout ce qui s'est passé, que la rougeur me monte au front en pensant aux humiliations que j'ai du subir, que la colère me saisit en récapitulant le nombre de mes déceptions et leurs causes. Aussi, pour épargner à mon coeur la douleur d'égrener de nouveau cet horrible chapelet d'angoisses, permettez-moi de mettre simplement sous vos yeux quelques lettres détachées de ma correspondance privée, lettres que les rares amis auxquels j'ai pu écrire ont bien voulu m'envoyer à cet effet. Tout ce que vous allez lire a été écrit pour ainsi dire sous l'impression du moment, et j'ose avancer qu'on ne saurait en retrancher une ligne, var ce n'est pas avec mes amis que je voudrais mentir. Vous verrez que, malgré les mauvais éléments qui composaient notre colonie, il y avait une bonne volonté que la direction n'a pas su mettre à profit, et que si les malheureux colons ont souvent mérité le blâme, la direction fut cent fois plus coupable qu'eux par sa brutalité systématique, son mauvais vouloir et son incapacité incroyable. Vous verrez par quelles alternatives d'espairs et de déceptions, de joie et de chagrin, il nous a fallu passer avant d'arriver à l'effrayant dénouement de ce drame, où la misère et la mort jouent les principaux rôles.

« Le village est formé de 5 rues ouvertes parallèlement du nord au midi sur une même ligne, soit 6 baraques. Chaque baraque est divisée en 24 compartiments, et dans chaque compartiment on mit une famille. Les célibataires furent tous casés dans la même, plus vaste il est vrai que les autres, mais tout aussi incommode, tout aussi insalubre. Chaque compartiment pour une famille de 4, porte en profondeur à peu près 3 mètres sur 4 de largeur. Ceux occupés par les familles qui comptent plus de 4 membres ont la même largeur, mais le double en profondeur. Une porte et une fenêtre sont percées dans chaque compartiment. Les baraques sont construites en planche de sapin du Nord, couvert en dix, une herbe très longue et très mince qui croît en touffes sur les montagnes et qui remplace ici le chaume utilisé dans nos villages de France. Les chaleurs sont déjà si fortes le 17 février 1849, que leur action s'est faite sentir sur les misérables demeures. Entre chaque planche, il y a un retrait de la largeur d'un doigt, souvent de 2. A l'intérieur, les cloisons dérisoires qui séparent chaque famille ne montent qu'à 7 pieds. Il en résulte que l'angle inférieur du faitage étant 12 pieds, il est impossible d'être chez soi, et que chaque famille est vue entendue des 3 familles qui l'avoisinent, et qu'un air vicié plane incessamment à l'intérieur.

« Chaque rue dans les 15 premiers jours de notre établissement, ressemblait à un vaste atelier où chaque colon devant sa demeure, construisait selon son industrie, les meubles rustiques de première utilité. C'était et c'est encore une activité remarquable. On voit à toute minute, descendre de la montagne un colon armé de sa hache et chargé de bois. Un autre revient d'une tournée dans le lit de la rivière, portant d'énormes bottes de roseaux et de lauriers roses, avec lesquels on fait ici une multitude de choses. Les uns traînent de gros arbres qu'ils ont été chercher au loin, les autres, charrient à grand-peine du sable et des galets. Puis c'est un bruit continu de coups de marteau, de cris de scies et de rabots, et au milieu de tous cela, les femmes vont et viennent en chantant, vaquant aux différentes occupations de la cuisine et du ménage. Les enfants jouent et rient à travers les copeaux et les bouts de bois. Les coqs chantent, les poules caquettent, les chèvres brament, et pour ajouter à la couleur locale devant une nature splendide, sous un soleil ardent, les Arabes descendus des montagnes rôdent gravement dans cette mêlée,

regardant où, touchant à tout, s'étonnant de tout.

« 18 octobre 1949. Notre village a un aspect de tristesse et de désolation que la plume ne saurait rendre. Les rues sont désertes, presque toutes les baraques sont vides. A peine si quelques malades montrent de loin encore leurs figures amaigries par la fièvre, la misère et le chagrin. C'est la mort dans la mort. Autour du village, il y a un amas de chiffons immondes d'un voisinage aussi insalubre que dégoûtant. Les gourbis à chèvres, les poulaillers sont ruinés et démolis, les portes sont pendantes sans leurs gonds, et l'entrée des cases est encombrée par des tas de bois amassés à grand-peine et maintenant sans maîtres. Chaque jour nous portons au cimetière plusieurs de nos malheureux compagnons. Le curé malade lui-même n'accompagne plus les convois. Quand il y a 5 ou 6 morts, il récite une prière qui leur sert à tous de viatique. Enfin voici comment à chaque instant se complète ce désolant tableau. C'est le choléra qui a mis la dernière main à cette oeuvre de destruction, si bien et si largement commencée par la misère, la fièvre, la dysenterie, et les gastrites.



La colonie de Zurich



Le choléra à Zurich

803 Scènes de la vie à Cherchell par Vivant Beaucé (1849)

version 1 du 07 janvier 2007

1^e partie : l'arrivée du Cacique, le débarquement et le transfert à la caserne, la rencontre avec Mr Pharaon*Mon cher Armand,*

Vous souvient-il qu'un jour, entre deux pipes, notre ami Labbé nous raconta ce qui suit, en se dandinant sur ses jambes, et en donnant à sa tête ainsi qu'à ses épaules, un mouvement rustique tout à fait approprié à la nature de récit ? Deux paysans passaient au long d'une pièce de blé. L'un des deux en lançant un vigoureux coup de coude à son compagnon s'écria « Ah ! ma fi, r'gardez voisin, que v'là d'biaux blés ! ». L'autre, sans plus répondre que s'il n'avait pas entendu continua, en marchant, à faire rouler entre ses doigts un insolite bâton de cornouiller retenu à son panier par un lacet de cuir, gras à force d'usage. Arrivés à la ville, chacun fit ses affaires. Le soir, on se retrouva sur la place du marché, et on reprit ensemble la route du matin. Comme ils allaient dépasser la pièce de blé que vous savez, l'homme au bâton de cornouiller s'écria à son tour, en frappant de sa canne sur les derniers épis « C'est vrai, voisin, que c'est d'biaux blés tout de même !!! » Cette tardive réponse ne sembla pas surprendre l'autre, qui en rentrant chez lui, après avoir souhaité la bonne nuit à son compagnon, lui dit d'un air finaud plutôt que fin « C'est une belle pièce, c'est vrai, mais qu'a été lente à venir tout de même ! ». Si j'ai frappé, mon cher ami, ce lourd coup de marteau à la porte de vos souvenirs, c'est que le long temps qui s'est écoulé entre la première lettre que je vous ai adressée et celle-ci peut me faire fort ressembler alors à l'homme au bâton de cornouiller, et que d'ailleurs j'aime toujours à revenir par la pensée vers mes amis et sur ceux qui me rappelle des temps meilleurs. En considération de ce motif, sautez par-dessus la comparaison si elle ne vous semble pas juste, et pardonnez-moi cette petite façon d'avant-propos.

Où en étais je de mon récit, et où vous avais-je quitté ? Devant Cherchell, je crois. Oui, je me souviens : un coup de canon parti du port nous avait signalés. C'était le matin, sur nos têtes un soleil splendide, un ciel bleu sans un nuage, sous nos pieds, la mer calme et sans une ride, devant nous, une chaîne de montagne sans formes ni couleurs bien arrêtées et soudées à leurs pieds, quelques masures comme il y a beaucoup à Nanterre ou à Villejuif. Voilà l'Afrique qui s'offrit à nos yeux étonnés, c'est-à-dire notre Afrique à nous, colons du 12^e convoi. Oh ! Que l'aspect de ce pays triste et morne était loin des images que me traçait hier encore, mon imagination prévenue ! Au lieu des élégants palmiers que Marilhat (1) nous fit si bien connaître, une végétation pauvre et rabougrie, au lieu des belles lignes de montagnes, à l'allure grandiose et magistrale, comme les trace le sévère pinceau de Decamps (1), d'uniformes mamelons, sans le moindre mouvement pittoresque, sans le moindre effet caractéristique, au lieu des dômes des maisons blanches à terrasses, des hardis minarets, je retrouvai le prosaïque toit à cheval en tuiles rouges. Les maisons nous regardaient en écarquillant leurs sales fenêtres peintes en vert fixe. Les cheminées noircies fumaient sur presque toutes les maisons.

Était-ce là ce que j'allais chercher, lorsque je disais à mes amis effrayés de ma résolution : je ne puis être moralement malheureux là-bas, les beautés de la nature seront plus perceptibles pour moi que pour mes compagnons, l'art m'ayant appris à les admirer. Je me ferais un bonheur à moi tout seul, compris de moi seul, les grèves désertes, je les animerai, les roches pelées seront belles pour moi à de certaines heures, les plaines ne seront jamais trop uniformes, les montagnes jamais trop hautes, les gorges jamais trop profondes, tout me sera accessible, la nature est si riche et si belle partout et toujours pour l'artiste ! J'ai peut être taillé mon dernier crayon, mais je n'ai pas arraché de mon cœur l'amour de l'art et de la nature, la pioche en main, je trouverai encore le moyen d'admirer, d'étudier enfin.

En vue du port, en vue de cette ville, terme tant désiré de notre long voyage, un cri immense, unique, sortit de toutes les poitrines : enfin ! En ce seul mot se résumaient et l'avenir et nos espérances. Sur le navire, les passagers s'étaient portés simultanément du même côté pour prendre connaissance de cette nouvelle terre promise. Puis une idée mécanique se manifesta chez chaque chef de famille, celle d'attirer près de soi sa femme, ses enfants et de rassembler ses effets de voyages. On eut dit que chacun, plus que son voisin, fut pressé de descendre. Chaque famille forma un groupe distinctif et fit l'appel de ses paquets. Puis, comme on était encore loin du port, il fallut attendre dans l'inaction. Alors, comme à Marseille, une foule de pensées contradictoires semblaient assaillir mes compagnons de route, une certaine hésitation se produisit par des gestes en désaccord avec les paroles, une force magnétique tourna toutes les têtes du côté opposé à la marche le navire. Tristes frères d'exil, que cherchez-vous à voir au-delà de l'immensité de la mer ? Pauvres femmes, que cherchaient vos yeux humides dans ces longues bandes grises qui flottaient à l'horizon ? Le ciel de la France, n'est-ce pas ? Dieu et patrie ne sont pas des vaines paroles, on essaie quelquefois d'en rire, mais on y croit.

Quant à moi, qui regardait aussi, de déchirants regrets me traversaient le cœur, une sueur glacée m'inondait en entier, et lorsque je tendis la main à ma femme pour la faire remonter du carré sur l'arrière, où nous étions groupés, je sentis que ma main tremblait et que j'avais au moins autant qu'elle besoin de quelqu'un qui me soutint. Lorsque je lui appris que nous étions arrivés, des soupirs étouffés gonflèrent sa poitrine. Comme tous, elle jeta un dernier regard du côté de la France. Pour elle, comme pour beaucoup, le mot espérance semblait écrit plutôt dans le passé que dans l'avenir, et ces seuls mots qu'elle me dit achevèrent de trahir l'émotion qui me dominait moi-même, et que, jusque-là, j'étais parvenu à lui cacher. Nous la reverrons, n'est-ce pas ? Vous le savez, mon ami, il est telle circonstance où la phrase la plus simple est aussi la plus éloquente, et je veux vous le dire, persuadé que je suis que vous n'en rirez pas, en cet instant je n'eus pas la force de lui répondre. Pressés l'un contre l'autre, notre Charles entre nous, tous deux nous pleurâmes comme des enfants orphelins de la veille.

Cependant l'énergie morale me revint. Moins que jamais je devais me laisser aller à ma sensibilité naturelle, sensibilité bien excusable en pareille rencontre, vous l'avouerez. Alors je voulus montrer à ma femme notre pays d'adoption, mais elle, les yeux tournés vers le nord, me parla de la France. Je lui montrais notre enfant, lui rappelant que c'était pour lui et pour son frère que nous accomplissions ce sacrifice, et qu'ils nous en tiendraient compte un jour. Cette appréciation maladroite du présent ramena les larmes aux yeux de la pauvre mère. Nous avons laissé là-bas le plus petit de nos enfants me dit elle. Dieu sait quand nous le reverrons. Dieu sait aussi si nous ne laisserons pas l'aîné dans cette terre maudite où meurt tout ce qui est jeune. En donnant deux baisers à Charles, comme complément à sa pensée : pauvres frères, qui ne vous connaîtrez peut-être jamais ! Ces paroles m'allèrent au coeur. Elles étaient pour moi un reproche anticipé. Ma femme le comprit et m'en demanda pardon du regard en me serrant la main. Du reste, nous n'étions pas les seuls à pleurer. Autour de nous chacun s'essayait les yeux.

Je remarquais une pauvre femme qui buvait en silence de grosses larmes qui coulaient l'une sur l'autre, sur son visage flétri. Elle tenait contre son sein un enfant qu'elle pressait convulsivement et que de temps en temps elle couvrait de baisers frénétiques. En rappelant mes souvenirs, je reconnus la pauvre mère qui laissa un des siens dans une terre inconnue entre Montargis et Rogny. Dans l'entrepont se passait une scène non moins déchirante. Une femme ayant quatre enfants suspendus à ses mains, à son cou, refusait de monter sur le pont. La violence fut presque nécessaire pour l'y amener. Cette femme et ces enfants jetaient des cris affreux. Je compris que cette malheureuse mère était la femme Petit dont le mari fut trouvé noyé dans une écluse avant d'arriver à Châlon. J'ai appris depuis que la mère et les enfants sont tous morts de faim ou de choléra à l'hôpital de Cherchell.

M de Ménars vint à propos nous voir en ce moment où nous avions tant besoin de changer le cours de nos idées. Je le remerciais vivement des prévenances affectueuses qu'il eut pour nous pendant la traversée, et j'osais lui offrir, en souvenir de nous, un assez pauvre dessin d'après nature, fait dans la forêt de Saint-Germain. Il accepta le cadeau, comme il était offert, sans façon et de bon coeur, et en échange il bourra mes poches de cigares de France. Nous en allumâmes chacun un. Puis sur un signe que je lui fis en lui montrant ma femme, signe qu'il comprit avec la finesse et le tact que l'on rencontre toujours chez les gens de coeur, et nous conduisit près des bordages. Il nous dit de Cherchell que nous avions devant nous, tout ce qu'il en savait.

Au plus près de nous, dit-il, sur ce rocher, c'est le fort Joinville. Derrière et se reliant au roc, le port neuf en construction et le vieux port. Ce petit minaret que nous avons en face, au haut duquel se découpe une croix, c'est l'église. Plus bas devant nous, ce bâtiment blanc pavoisé aux couleurs nationales, c'est la Marine. À gauche, ce trapèze en pierres moussues auprès duquel tombe en ruine une couronne de batteries veuves de canons, c'est le fort Cherchell. Plus à gauche encore, ce grand carré long surmonté d'un dôme élevant fièrement son croissant, c'est le caravansérail, construction de fraîche date, comme vous pouvez le voir à la fermeté de ces arêtes. Puis l'abattoir, puis les marabouts de Sidi Brahim el Ghabrini avec leurs cordons de faïence bleue et leurs coupoles crénelées. À droite, cette tour carrée surmontée d'un campanile, c'est l'ancienne grande mosquée, aujourd'hui l'hôpital, puis c'est autre tour moins élevée portant une sorte de potence, c'est la mosquée actuelle, puis les ateliers du Génie, puis les bâtiments de la Manutention. Tout en haut de la ville, ce grand parallélogramme percé symétriquement, si froid, si régulier, c'est la caserne. Enfin ces rubans fortifiés qui enserrent la ville de l'ouest à l'est, c'est le mur d'enceinte percé de trois portes. De la mer, c'est tout ce que l'on voit de Cherchell, c'est tout ce que put nous en dire M. de Ménars.

Mais un grand mouvement s'opérait sur le navire, et M. de Ménars nous quitta. Le canot major venait d'amener à bord les autorités civiles et militaires de la localité. Pendant un instant je ne vis que des écharpes tricolores, que des képis galonnés, que des épaulettes d'or. Comme je vous le disais en terminant ma dernière lettre, une barque était là. J'y descendis, ma femme fit quelques difficultés pour se hasarder sur un aussi frêle bateau, et aussi parce que les avirons étaient tenus par des Arabes. Or pour elle, Arabe est synonyme de bête féroce. Quant à notre Charles, tout ce remue-ménage l'amusait beaucoup. Les nageurs étaient vigoureux et nous glissions avec rapidité vers la rive. La mer était couverte d'embarcations pareilles à celle qui nous conduisait, toutes également pleines de colons. Sur la grève, j'aperçus notre chef de bateau dans sa tenue de lieutenant. Notre drapeau semblait frémir dans sa main sous la brise marine qui l'agitait. Nous abordâmes enfin. Il était 11 heures 1/4 lorsque je mis le pied sur le sol africain.

On suivit le même ordre que pendant le trajet. Nous nous groupâmes par bateau et par escouades autour du drapeau et, suivant les délégués qui nous conduisaient, nous entonnâmes le refrain habituel « Formons une même famille, etc, etc », en gravissant les degrés taillés dans le roc qui mènent du port à l'hôtel de la Marine. Là, quelques chaises, des bancs et des madriers avaient été disposés à l'avance pour nous recevoir et nous faire reposer un peu avant de nous envoyer à la caserne, où nous devions attendre l'ordre de partir pour le village. On fit d'abord asseoir les femmes, qui promenaient autour d'elles des regards curieux et étonnés. À peine furent elles toutes assises, que par les soins des dames de la ville, du lait chaud, sucré, fut distribué aux enfants, du bouillon aux malades, du thé et des amandes à tout le monde. Pendant ce temps le capitaine Chappe alla faire la remise de son service au commandant supérieur. Une foule de curieux nous observait, cherchant à saisir au hasard un geste, une parole, à découvrir sous le costume fatigué, malgré nos figures hâves et malpropres, quel était le véritable caractère de chacun de nous, et l'ensemble moral du convoi. Et puis pour certains, n'était-ce pas une bonne fortune que tous ces gens venant de Paris, d'où eux aussi ils étaient venus ? Pour tous cela faisait diversion à la monotonie de la vie de province qu'on mène à Cherchell aussi bien qu'à Brive la gaillarde.

La petite collation terminée, on nous annonça que le curé de Cherchell désirait nous dire quelques mots et nous donner quelques conseils. Il parut en effet et nous adressa un petit discours dans laquelle il loua beaucoup notre résolution, nous engageant à nous armer de courage, courage nécessaire pour supporter les vicissitudes de notre nouvelle position. Sous un climat souvent meurtrier, nous dit-il, quelques-uns d'entre vous succomberont. Ne les pleurez pas trop longtemps, ne les plaignez pas, ceux-là seront les élus de Dieu. Beaucoup de petits-enfants iront au ciel former une nouvelle légion d'anges, ne les regrettez pas, pauvres mères, car en pleurant sur leurs tombes, vous pleureriez sur leur bonheur. On a dû vous le dire, et je dois vous le répéter, la vie que vous êtes venus chercher ici, et que vos enfants partageront, est une vie de labeur continuel, semée de déception, une vie enfin souvent plus pénible que la mort. Ceux qui resteront, élevez les toujours dans la religion du Christ, apprenez leur de bonne heure cette touchante maxime « Aimez vous les Uns les Autres » montrez leur l'exemple surtout. L'Europe entière vous regarde. La France vous plaint et vous admire, soyez dignes de cette admiration, songez que la mère patrie compte sur vos efforts, et rappelez-vous que de l'éducation que vous donnerez à vos enfants, dépend leur bien-être futur et l'avenir de la naissante colonie. Je vois briller sur votre drapeau le mot saint de fraternité. Comprenez-en bien toute la valeur, soyez bien convaincus que c'est seulement dans la pratique constante de ce principe évangélique que vous puiserez le bonheur que votre dévouement mérite, et que je vous souhaite du fond du coeur. Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Ce souhait dans la bouche d'un apôtre de Jésus, cette bénédiction donnée d'une voix émue et d'une main tremblante, sembla éveiller dans tous les coeurs des souvenirs endormis ou des sentiments ignorés. Quoique tous les points du discours ne fussent pas d'un parfait à propos et d'une grande délicatesse de tact, chacun parut pénétré, avec le prêtre, et tous se signèrent en essuyant une larme, quelques femmes même étaient tombées à genoux. Rien ne rapproche de Dieu comme le malheur !

L'ordre fut donné de se rendre à la caserne, où nous précédés par la garde nationale du pays, milice rurale s'il en fut jamais, comme Biard nous l'a montré. Le drapeau de la colonie flottait à côté de celui de la garde citoyenne, et nous montâmes en ville, tambours en tête. Je remis à plus tard, mon cher Armand, la description de cette ancienne cité romaine, d'ailleurs vous comprendrez qu'en ce moment l'émotion m'empêchait d'observer avec méthode. Vous attendez donc comme moi, pour porter un jugement définitif sur la ville de Cherchell, que je l'aie suffisamment parcourue.

Ce qui attira le plus mon attention, ce furent les indigènes. Vous qui avez vu des Arabes, vous savez ce qu'ils sont, et combien ils impressionnent tout d'abord, vous vous souvenez de ces types accentués, énergiques, sauvages même, comme on en compte chez les kabyle des montagnes. Quant à moi, j'avoue qu'en débarquant, c'est ce qui me frappa le plus. Ils étaient là, échelonnés sur les rochers de la rampe, se détachant en vigueur sur le ciel, groupés au hasard, silencieux et graves, magnifiquement drapés dans leur burnous en guenilles, tout resplendissants de soleil. Quelques-uns, les plus simples, vêtus seulement de la gandoura, le cou, les bras et les jambes nues, et sur la tête l'épaisse chéchia rouge, quelques-uns tenaient à la main la crosse du pasteur ou le chapelet de l'homme pieux, et portaient en bandoulière une quantité de reliques ou de talismans enfermés dans des petits sachets en cuir et disposés en rayons. Le plus souvent la djibeïra, sorte de portefeuille suspendu, a remplacé les reliques. En fait d'armes, de mauvais petits couteaux mal emmanchés, mal engagés, avec lesquels ils se rasant la tête. En général, riches ou pauvres, couchés, assis ou debout, je leur trouvai à tous l'air digne, quelque chose de ce calme sérieux dont parle Homère. Chaque groupe de ces hommes richement musclés, quoique grêles, l'allure simple et magistrale des draperies, la profusion des poses naturelles formant tableau, étaient pour moi autant de pages complètes de la vie de Flaxmann (1) et souvent, bien souvent même, mieux encore. Pris isolément, et vu sous toutes ces faces, chaque Arabe est une superbe statue. Les antiques n'ont rien produit de plus beau. Il est vrai que le costume prête singulièrement à l'illusion. Le moindre mouvement que fait l'individu apporte dans l'agencement des draperies, un changement presque toujours favorable à la ligne constamment belle. Je ne vous parle pas maintenant des Maures de la ville, des Cherchelliens proprement dit. Beaucoup plus richement vêtus que les kabyles, ils me parurent cependant moins beaux, au point de vue pittoresque. Ils ressemblent trop aux Turcs de Sanctus ou de Babin.

Nous montions, nous montions toujours, escortés par la population bourgeoise et par beaucoup d'officiers de la garnison. Nous arrivâmes enfin à la caserne, bâtie sur un immense plateau, fermée par une épaisse muraille, percée de nombreuses meurtrières. La caserne est un grand carré long, trois portes en façade ouvrent sur des escaliers doubles qui conduisent aux chambrées. 26 fenêtres distribuées en deux étages regardent la ville, autant ouvrent sur la montagne, sans compter celles du rez-de-chaussée. À gauche du bâtiment, sur une aile détachée en retour, trois pavillons sont affectés au logement des sous-officiers. Ces pavillons se relient à la construction par le mur qui leur sert de trait d'union, tout en les laissant isolés. À droite, un peu en retrait, est un autre pavillon dans lequel on pénètre à l'aide d'un capricieux perron. Ce pavillon et celui des officiers qui ne l'habitent jamais. Ces messieurs préfèrent loger en ville. Entrés dans l'enceinte, nous attendîmes que les prolonges du Génie qui devaient nous apporter nos gros bagages fussent arrivées. Pendant ce temps, des groupes se formèrent, des conversations s'engagèrent entre les colons et les curieux, soit civils, soit militaires. Puis je vis quelques familles ramasser leur petit bagage, et d'un air satisfait suivre les uns ou les autres. Enfin les prolonges arrivèrent, et comme au transbordement à Marseille, chacun chercha à reconnaître ce qui lui appartenait. Tous ces objets avaient été fort maltraités, bien des malles avaient été ouvertes, bien des caisses défoncées, bien des matelas perdaient le peu de laine qui leur restait. C'est, je vous l'affirme, un triste coup d'oeil que celui de cet amas de ballots éventrés, salis par la boue qui souvent ne permettait plus au propriétaire de distinguer sa marque particulière. Tout cela, pêle-mêle, sens dessus dessous, l'un dans l'autre, occasionnait une confusion rendant la reconnaissance difficile



La famille de Vivant Beaucé à bord du Cacique à l'arrivée à Cherchell



Arabes de Cherchell



La visite des autorités à bord du Cacique



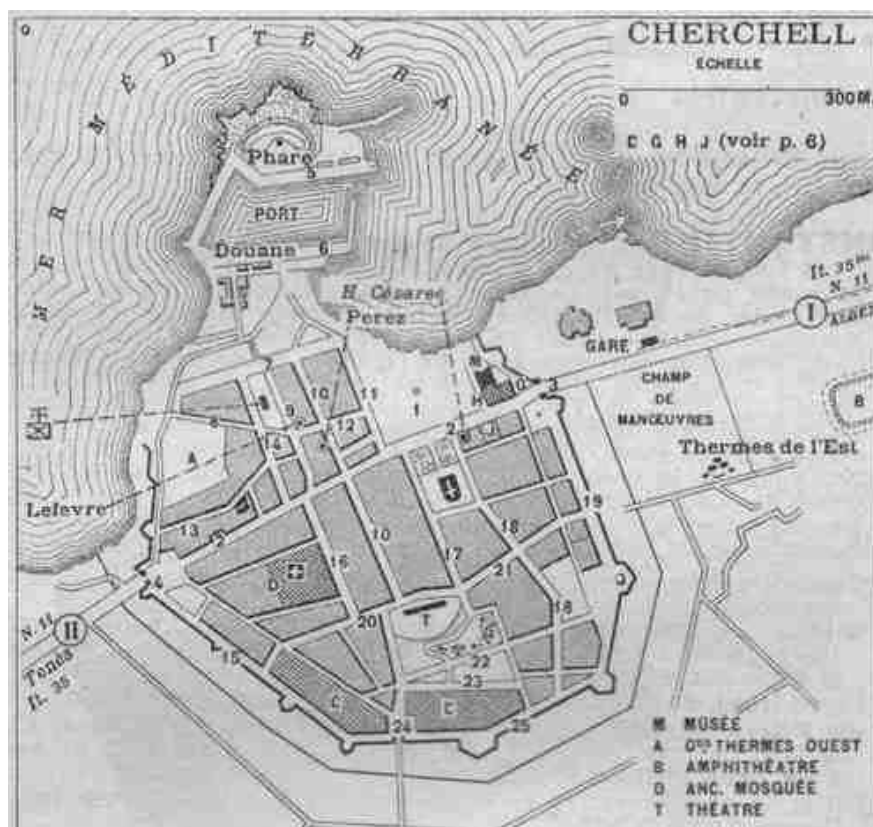
L'allocation de bienvenue du curé de Cherchell



Vue de Cherchell



Le transport des effets à la caserne



Plan de Cherchell vers 1880

804 Scènes de la vie à Cherchell par Vivant Beaucé (1849)

version 1 du 07 janvier 2007

2^e partie : l'installation à la caserne, Mr Pharaon interprète militaire, le dîner de couscoussou, la chambrée

Entre deux prolonges, M. de Ménars vint nous faire ses adieux. Je le retins le plus longtemps possible. La main de cet excellent homme dans la mienne, mais sembla le dernier trait d'union qui me rattachait à la France. Je m'y cramponnais pour ainsi dire. Mais son service l'appela à bord, nous nous séparâmes. J'étais enfin parvenu, non sans peine, à rassembler mes principales caisses et en attendant que de nouvelles prolonges m'amènassent le reste, je voulus donner un coup d'œil à la partie de la chambrée affectée à mon escouade. Déjà quelques familles s'étaient casées ou à peu près. Les matelas jetés à terre, les paniers, les cabas, les différents ustensiles, encombraient les tablettes établies sur les parois de la chambre. Les enfants allaient, venaient, riant et furetant. Les hommes se rasaient, les femmes essayaient de démener leurs chevelures ébouriffées. Une fontaine coulait près des cuisines. Ce fut avec volupté que j'y descendis faire des ablutions plus que nécessaires. Il me fallut attendre longtemps avant d'obtenir une place au robinet. Le vaste escalier qui conduisait aux chambrées était constamment sillonné de colons qui montaient et descendaient, charriant, les uns des caisses, les autres des matelas, des paquets etc. etc.

Un examen complet de notre nouveau local, local immense et bien aéré me fit cependant craindre que l'emplacement des 850 personnes que comptait notre convoi, ne devint par la longueur du séjour, une cause suffisante d'insalubrité, et partant de maladies. Dans la cour cependant, c'était dans tous les sens un va-et-vient incroyable. Le bruit confus de voix, de cris, de coups de marteau, de planches qui éclataient. Assis sur son panier au milieu de ce tumulte, ma femme attendait avec Charles que le complément de nos bagages fut arrivé. Pauvre femme autrefois si vive, où s'en est allée sa gaieté maintenant ? Triste, accablée, la vue de cette misère que l'on déballait de tous côtés, ajoutait encore à la sienne propre. Les chefs de groupe, conservant au bras leur écharpe distinctive, demandèrent des hommes pour aller à la distribution. Pendant ce temps un banquet fraternel était organisé par les soins des officiers de la milice, qui vinrent avec le commissaire civil inviter notre porte-drapeau à cette réunion d'amitié, combinée en honneur de la nouvelle colonie. Nous continuions d'être l'objet d'une curiosité bienveillante. La compassion était à l'ordre du jour, et cela nous semblait d'autant plus doux qu'on ne nous y avait pas habitué sur notre route.

Je m'obstinais par économie à fumer un cigare qui me brûlait les doigts, lorsque un jeune homme, se détachant d'un groupe d'officiers, vint me demander du feu. Tandis qu'il allumait sa cigarette, je regardais son uniforme, nouveau pour moi. Sur les boutons de sa tunique je lus «Interprète militaire ». Ne connaissiez-vous pas R. ? demandai-je alors à mon inconnu sans plus de préambule, et sur sa réponse affirmative, je lui donnais de R, attaché lui aussi au bureau arabe, des nouvelles toutes fraîches, l'ayant rencontré à Paris, où il était en congé, peu de temps avant mon départ. La conversation se régla sur tout ce qui pouvait l'intéresser en France, et sur tout ce qui allait m'intéresser en Algérie. Enfin, après qu'il se crut suffisamment renseigné sur mon caractère, mon passé, ma nouvelle connaissance conclut en m'invitant à dîner. Je veux, me dit-il gaiement, être le premier à vous offrir le couscoussou de l'hospitalité et la côtelette de l'estime, dont je me sens pénétré à votre endroit. Malgré mon vif désir de commencer mes études de moeurs arabes par le côté culinaire, je refusais l'invitation, motivant mon refus sur ce que n'étant pas seul, ayant avec moi femme et enfant, je ne pouvais décemment asseoir à sa table de garçons, ma trinité très matérielle à l'heure du repas. Qu'à cela ne tienne, reprit-il. Je ne suis pas seul. Nous formons aussi une trinité de bons diables ayant bon coeur et bon estomac, nous nous réunissons trois fois par jour autour de la table où l'on pourrait tenir à douze au besoin. Nous avons suffisamment de chaises quand on n'est pas plus de huit, et assez d'assiettes pour aller un mois sans les remplacer. Vous me désobligeriez donc vraiment en n'acceptant pas le simple dîner que je vous offre sans façon. Nous dînons à six heures.

Je viendrai vous chercher à cette place dans vingt minutes, voilà qui est convenu. Présentez moi, je vous prie à Mme ... Beaucé, fis je en mettant mon nom au bout de sa réticence. Allons, me dit-il, en me prenant par le bras, et nous nous dirigeâmes vers le coin de la cour où ma femme était tristement assise. Ma chère amie, lui dis-je, après qu'ils se furent salués, je te présente M. ... Pharaon de Balbaac ajouta-t-il à son tour. Un ami de R, continuai-je. Monsieur a l'obligeance de vouloir bien être notre cicérone dans ce pays dont nous ne connaissons ni les chemins, ni les habitudes et de plus, il nous offre gracieusement à dîner pour ce soir. Ces vraiment trop de bonté, reprit ma femme, mais je ne saurais m'asseoir à une table honnête, faite comme je suis. Je prévoyais cette objection, fit notre jeune homme. Aussi vous dirais je que vous vous trouverez chez moi tout ce qui vous sera nécessaire pour votre toilette, que vous ferez dans ma chambre pendant que M. votre mari et moi parcourrons la ville. Allons, c'est dit n'est ce pas ? (NDLR : R. c'est le sous lieutenant Rossetti des Spahis qui fut à la tête de son escadron à l'affaire de Zaatcha). Et nous ayant salué, il s'en fut rejoindre les amis qu'il avait quittés. Vous le voyez, mon cher Armand, votre prédiction commence à s'accomplir. Vous ne tarderez pas là-bas, me disiez-vous, à faire des connaissances, qui vous seront utiles ou tout au moins qui vous aideront à passer plus doucement les longues années d'exil que vous vous imposez. En effet, je suis à peine débarqué, que me voici en relation avec un garçon qui me paraît être de bonne compagnie, ceci pour l'agréable, et qui par sa position d'interprète peut me servir beaucoup dans les études que je me propose de faire comme artiste, et aussi peut-être dans ma carrière de colon, ceci pour l'utile.

Voilà qui vient à l'appui de ce que je disais dans mes dernières lettres, il y a de bonnes âmes partout. A Léré, l'épicière aux graines, à Chalon notre hôtesse, à Arles notre guide inconnu du soir, et celui du lendemain, le bon Sosthène Pibois, à Marseille, la famille Andiol, sur le Cacique M. de Ménars, à Cherchell M Pharaon. Chaque jour que je compterai dans ma vie, ces gens-là auront droit à ma reconnaissance. Dans le malheur, dans l'exil surtout, l'étreinte d'une main hospitalière laisse une marque indélébile. Merci donc aux hommes compatissants qui m'ont tendu la leur, à vous surtout M. Pharaon, qui le premier m'avez

secouru de votre consolante hospitalité. Soyez convaincus que de près ou de loin, je ne vous oublierai jamais.

Enfin la dernière prolonge amène mon dernier colis. Je n'ai rien eu d'égaré, une seule pièce est défoncée, mais c'est un détail. Tant d'autres sont plus à plaindre que moi. L'un cherche une malle, l'autre n'a plus qu'un matelas, celui-ci a perdu sa seule couverture, celui-là qui avait apporté sa vaisselle, ne retrouve plus que des tessons. Je me demande au reste, comment il peut se perdre quelque chose. Aurions nous donc parmi nous de ces gens qui trouvent toujours sans s'emparer jamais, qui trouvent exprès ce que d'autres perdent par hasard ? À quoi bon alors les nombreux certificats de moralité exigées par la commission ? Quelqu'un me frappe sur l'épaule. C'est M. Pharaon qui vient me chercher. Êtes-vous prêts ? nous dit-il. Nous le sommes. Eh bien, partons ! Sur le chemin, tout m'étonne dans ses rues presque désertes, tombant en ruine sous le séquestre de l'Etat. A voir ces pans de murs écroulés, ces portes sculptées par la violence, fondues, lacérées, à jour de toutes parts, à voir tous les parasites qui croissent à l'aise sur ces décombres, ces mauves aux larges feuilles élevant leurs nombreuses capsules au milieu des immenses chardons qui les étouffent brutalement dans leurs bras épineux, et ces grands lézards qui guettent en paix leur proie imbécile, on devine aisément que la guerre a passé par là avec ses fureurs dévastatrices. Et n'étaient ce les quelques mauresques que l'on rencontre marchant lourdement, lourdement emmaillottées dans leur grossier haïk qui ne laisse voir de la femme qu'un œil souvent chassieux et des pieds toujours horribles, n'était-ce la multitude d'enfants presque nus, au cheveu ardent, qui courent sales et morveux, en glapissant à toutes les portes, on pourrait croire la ville abandonnée. Chaque pas qu'on fait sur le pavé désert résonne comme si l'on marchait sur une tombe. On compte pourtant à Cherchell, plus de 2000 habitant dont les deux tiers indigènes, la garnison non comprise.

Nous voici arrivés chez notre hôte. M. Pharaon nous fait les honneurs de sa maison avec une aménité toute charmante. Maison de jeune homme, propre, dont la nudité nous surprend un peu, habitués que nous sommes à l'encombrement luxueux des demeures parisiennes, mais enfin c'est une maison. On y trouve des chaises, un divan même, et vous conviendrez que pour des gens qui se sont tenus pendant si longtemps assis ou couchés, sur des bancs de bois d'une surface de 18 pouces, c'est une douceur. Après une courte sieste et de rafraichissantes ablutions, nous montons sur la terrasse pour voir, de ce point, l'aspect de la ville et de la mer. Décidément cela fait froid au coeur. Il faut être habitué à la tristesse de ce spectacle muet pour y rester insensible. De tous côtés des maisons vides, des décombres partout. Tandis que j'examinais dans une maison inhabitée, l'intérieur d'une cour arquée à galerie soutenue par de gracieuses colonnettes, tout cela sapé par la hache ou le boulet, ma femme, immobile, le cou tendu, les yeux fixes, regarde à l'horizon un point noir qui va s'effaçant peu à peu dans la brume et qui disparaît enfin derrière les dernières lames perceptibles. C'est le Cacique qui retourne en France ! Dominés par l'attraction, nous regardons encore longtemps après qu'il a disparu. Notre hôte, s'apercevant que nos yeux sont humides de larmes contenues, nous oblige à descendre et propose une promenade. Ma femme préfère rester avec Charles, qui paraît fatigué.

Quant à nous, nous prenons notre volée à travers la ville, nous longeons la rue Milianah que je n'avais fait qu'entrevoir ce matin. C'est la seule de Cherchell qui ait conservé un peu de son cachet primitif. Des auvents sous des galeries avancées, où le soleil ne pénètre jamais, servent de boutiques. Là se tiennent des cordonniers arabes, car Cherchell est renommé pour la chaussure et la poterie, des marchands indigènes de foulards, de ceintures, de haïks, de fouthas. Puis des marchands de cigares et des cafés maures, espèce de trous boueux et enfumés, au fond desquels se dresse une cheminée de forme et d'accessoires assez pittoresques. C'est devant cette cheminée, qui sert à la préparation du quahoua c'est-à-dire du café, que se tient constamment debout le quahouadji, le cafetier, qui, ayant dans une main sa longue pipe sebsie, a dans l'autre la cuillère avec laquelle il remplit les asses merherfa. Par terre, le long des parois, des nattes en palmier nain, sur lesquelles s'étendent, se croisent à leur gré les consommateurs indigènes. Une fois ainsi, c'est-à-dire accroupi à la façon des tailleurs, on nous présente la longue pipe chargée et allumée, puis le café dans de toutes petites tasses. Vous mon ami, qui avez un peu voyagé, vous devez savoir que lorsqu'on s'attend à regarder, on voit mal. Aussi vous demanderais je la permission de ne formuler mon opinion sur le café maure qu'après une seconde épreuve, car c'est à peine, tant ces moeurs et ces habitudes nouvelles m'étonnèrent, si j'eus le temps d'examiner superficiellement. Aussi bien, M. Pharaon me promis de me conduire dans plusieurs établissements du même genre, curieux à différents titres. Tout ce que je peux maintenant vous affirmer, c'est que le cafetier me parut sale, la tasse sale, le café trop chaud et trop nourrissant pour être propre. Au dire de mon guide, ce qui me manque pour trouver bon le café maure, c'est l'habitude. Il faut connaître la manière de s'en servir, et cette connaissance ne s'acquiert qu'avec la pratique. M. Pharaon assure que dans quelques temps, le café à la française me semblera une horrible liqueur.

Après avoir parcouru la ville dans tous les sens, vu devant le fort l'arbre de la Liberté qui pousse ma foi très bien, malgré le voisinage de la prison, après avoir arrêté mon complaisant cicérone devant plusieurs petites fontaines très gracieuses et avoir jeté un coup d'oeil dans l'église piteusement installée dans une mauvaise petite mosquée, nous entrâmes au Cercle Militaire pour prendre l'absinthe avant le dîner. Ce Cercle est un assez triste café à la française, où les officiers de la garnison, les plus hauts employés de l'administration militaire et les principaux fonctionnaires civils sont seuls admis. Pourtant, présenté par l'un des actionnaires, tout pékin proprement mis y est toléré volontiers. Il y a au Cercle, salle de billard, salle de lecture car le Cercle reçoit presque tous les journaux, deux salles de jeux, une bibliothèque, et chose rare, un bibliothécaire que l'on trouve assez souvent à son poste, puis un jardin. Je reconnus là quelques jeunes gens que j'avais remarqués au débarquement. Ces messieurs causaient avec quelques autres e, selon moi, d'une façon un peu cavalière, non pas des colons, non pas de l'impression qu'aurait pu produire sur leur sensibilité l'arrivée du convoi, mais bien de quelques jolies colonnes qu'ils avaient remarquées. Eh ! eh ! faisaient ils en se frottant les mains, eh ! eh ! gare dessous ! Ces exclamations à la don Juan, sonnait mal à mes oreilles, je fis signe à M. Pharaon, et nous sortîmes. Je vois, lui dis je lorsque nous fûmes dehors, que ces messieurs comptent prendre

désormais leur pâture amoureuse parmi les femmes de la colonie. C'est vrai, me dit-il, il y a beaux jours qu'on se réjouit ici de votre arrivée. C'est malheureux, très malheureux continuais je, car il suffira que deux ou trois de ces messieurs réussissent pour jeter sur la partie féminine de la colonie un reflet des plus fâcheux. Oh ! vous voyez les choses de trop loin, et vous leur donnez plus importance qu'elles n'en doivent avoir. D'ailleurs vous en parlez tout à votre aise, habitué à la sagesse parmi huit ans de ménage, mais si vous étiez garçon, et dans la position presque exceptionnelle des hommes que vous blâmez, je suis certain que vous parleriez comme eux. J'en doute répliquais je. Allons, allons s'écria M. Pharaon, allons, mon ami, rengainez votre morale, s'il vous plaît, aussi bien votre sentence n'atteint jusqu'ici que des innocents. Nous voici près du logis, et je devine à l'odeur de couscous qui nous arrive, que nous sommes bien près d'être attendus.

Aujourd'hui mon cher Armand, que trois villages sont groupés autour de la ville, et que quelques faits isolés de déprivation se sont ébruités venant de l'un ou de l'autre de ces villages, dans ce qu'on appelle le monde à Cherchell, les femmes des trois colonies sont regardées de très haut, et l'on n'en parle que d'une façon fort dédaigneuse. Ah ! Messieurs les jeunes premiers, sans le vouloir, vous avez fait bien du mal à nos colonies naissantes. Vous n'ignorez donc que la précieuse qualité de l'amour, même de l'amour heureux, c'est la discrétion, puisque vous vous êtes vantés comme des collégiens. Le dîner était servi. Un de nos hôtes manquait à l'appel car, officier de l'artillerie de la garde nationale, il assistait au banquet offert à notre porte-drapeau. Le second est un jeune homme que j'ai remarqué le matin ceint de l'écharpe municipale et décoré d'une gravité de circonstance. En se mettant à table, ce monsieur, gêné par la dite gravité plutôt que par son écharpe, fourra l'une et l'autre dans sa poche. J'appris qu'il se nommait Hélot, était secrétaire de première classe, et remplissait par intérim les fonctions de commissaire civil, en l'absence du titulaire, M. Otten. Vous voyez, mon cher ami, que pour mon début, je n'eus point la main trop malheureuse, et que je me retrouvais en assez bonne compagnie. Je fis peu d'honneur au couscoussou. C'est une espèce de semoule bise, cuite au beurre, sans liaison. Ce plat qui forme la base de la cuisine arabe, se mange soit à sec, soit en bouillon avec une sauce au piment. On l'accompagne parfois de mouton rôti et de poules bouillies de toutes les manières. C'est une pauvre nourriture, il semble en la mangeant qu'on a la bouche pleine de millet que l'on donne à nos canaris. Pendant le repas, ces messieurs se montrèrent ce que je les ai presque toujours vu depuis, aimables et complaisants au possible. Bref, je crois que lorsque nous eûmes pris le café et causé encore quelque temps, nous nous séparâmes assez satisfaits les uns des autres. Il était 10 heures. M. Pharaon voulut nous reconduire. Pour la première fois nous entendîmes en chemin les chacals pousser leurs cris aigus et sinistres. Ma femme se pressa contre moi. Notre conducteur la rassura en l'instruisant des habitudes inoffensives de l'animal, d'ailleurs retenu hors de la ville par un cordon de murailles.

À la porte de la caserne, nous souhaitâmes le bonsoir à M. Pharaon. La sentinelle ne nous laissa pénétrer dans la cour que sur l'exhibition de ma carte de colon. Arrivés au pied de l'escalier où j'avais réuni tous mes bagages, je voulus en distraire nos matelas, afin d'établir notre lit dans la chambre, à la place qui m'avait été réservée sans doute, mais au moment où je mettais la main sur un premier paquet, une seconde sentinelle que je n'avais pas aperçue, me cria : on ne touche à rien, camarade ! Mais cependant répartis je, je ne veux prendre que ce qui m'appartient. Ça ne me regarde pas, j'ai ma consigne. Je commençais à être fort embarrassé, lorsque le sergent de garde sortit de sa chambre et me demanda ce que je voulais. Je lui expliquais le cas. Un factionnaire ne connaît que sa consigne, me répondit le sergent. Mais il y a moyen d'arranger les choses. Je ne puis prendre sur moi de vous laisser emporter votre lit, mais j'ai dans ma chambre plusieurs matelas qui se reposent, je vais vous en prêter un, et vous donner à chacun une couverture et un sac de campement, qui remplacera les draps. Vous vous fourrez là-dedans jusqu'au cou, la couverture par-dessus. Madame ne sera pas très bien, mais une nuit est bientôt passée. Demain vous pourrez prendre vos précautions et me rapporter le tout de bon matin. Je fis monter ma femme à la chambrée, où je la rejoignis bientôt, avec cette literie d'une nouvelle composition.

A part les salles d'hôpital, je ne connais rien de plus triste que ces grands dortoirs que leur nudité agrandit encore, où la lumière ne visite jamais les coins, où de longs échos répondent au moindre bruit, où les ombres portées, grandes et indécises, s'allongent en dansant suivant les oscillations d'une tremblante et coûteuse lumière. Là, les ronflements de ceux qui dorment, les hélas de ceux qui veillent ou qui souffrent, tout porte à la tristesse, à la panique. On parle bas, on marche sur la pointe des pieds, on retient sa voix comme ses gestes. Cette émotion, je l'éprouvais en rentrant dans la chambrée, où ma femme m'attendait déjà, appuyée contre un poteau de soutènement. Tout le monde dormait ou semblait dormir. Quatre escouades étaient là, casées, emménagées, comme pour un long séjour. Dans une autre chambrée que la nôtre, quatre autres escouades dormaient aussi. Le panneau de la porte retomba avec fracas sur la flèche du milieu, et la voûte de l'escalier répéta longtemps le bruit de mon entrée. À la tremblante clarté de la veilleuse, je me mis tristement à faire notre lit dans le passage, car nos frères, les colons, avaient charitablement pris pour eux toute la place disponible. Je ne voulais déranger personne et parvint à étendre par terre un matelas que nous devions à l'obligeance du sergent, un sac de chaque côté, la couverture par-dessus et le lit fut bientôt complet. Nous nous introduisîmes, ma femme et moi, dans un sac et notre Charles au milieu de nous. Nous nous livrâmes, chacun de notre côté, à nos réflexions sur ce que cette triste journée, la première passée sur la terre d'Afrique, nous avait suggéré. J'ajoute que pour ma part, elles ne furent pas gaies.

Depuis vingt et un jours, combien de changements de domicile ? Combien de changements de lit ? Pour ne jamais coucher sur un sol qui m'appartint. Moi, jusqu'alors si casanier, quelle vie de bohémien je menais et faisais mener à ma famille ! Quand serons-nous donc dans notre village, casés, installés chez nous, bien chez nous ? Hélas ! Pas de sitôt, car il ne faudra passer encore par le village de bois, dans des baraques où, dit-on, 24 familles seront logées, à peine séparées par quelques planches. Cette continuelle communauté a quelque chose qui fatigue et répugne. C'est chacun son boulet rivé à la même chaîne, beaucoup ne

pourront le traîner jusqu'au bout. Car je ne suis pas seul à le dire, et tous le pensent. Cette existence en commun est un vrai supplice, quand serons-nous donc chez nous ? Quand donc finira ce temps des épreuves ! Une première année est bien vite passée, même quand elle est mauvaise. Alors que la vie est nouvelle, et que le pain de chaque jour est assuré. Pourvu que la maladie ne vienne pas aggraver la position. Mais nous sommes jeunes, et nous seront plus fort que la maladie. Du courage physique, j'en ai de reste. De l'énergie morale j'en puiserai dans les motifs de ma venue, et la persévérance, dans l'éloignement du but. Et puis, que de choses nouvelles à voir ! Notre village sera peut-être placé au milieu d'un beau pays. J'étudierai des yeux, et de ma mémoire, je ferai un album. Plus tard, si le pays est sain, quand je verrai qu'on peut vivre de la pioche ici mieux que du crayon là-bas, je ferai venir mon petit Armand, mon père et ma mère viendront nous rejoindre, et la famille se trouvant réunie chaque soir autour du foyer commun, on parlera du pays, des amis, alors ma femme sera heureuse peut-être. Et puis, qui sait si la fortune, les affaires ou les plaisirs ne pousseront pas de temps en temps de mon côté, quelques-uns de ceux qui, là-bas, ne m'ont pas dit adieu mais seulement au revoir. Oh ! quelle joie ! quels moments ! Allons, allons, si Dieu a mis dans la bourse de ma vie quelque menue monnaie de bonheur, comme il ne me souvient pas d'en avoir dépensé beaucoup, il doit m'en rester encore. Et sur l'empire de cette pensée consolatrice, je m'endormis.

Ne vous étonnez pas, mon cher Armand, si à l'avenir je ne suis pas dans mon récit un ordre chronologique aussi sévère que par le passé. Bien des journées se sont écoulées sans être marquées d'événements saillants, ces journées incolores n'étant que pour mon histoire, comme pour celle des colons, que des dates insignifiantes, qui ne feraient qu'encombrer inutilement le récit. Aussi continuerai je vous raconter les événements en leur assignant leur place historique, mais en ne datant que les principaux. Comme je n'ai fait jusqu'ici la somme exacte d'impressions qu'ils ont produites sur moi, je n'apprécie pas aussi justement que possible, la portée du moment et leur portée future. En agissant ainsi, je ne croirai ne pas mentir à mon titre de journal. Je serai seulement comme un homme possédant un agenda, dans lequel se trouve par ci par là, des feuillets blancs, pour la simple raison qui n'a rien voulu y inscrire. Nous avons tous passés une assez mauvaise nuit, mal couchés pour la plupart, les uns parce qu'ils manquaient de ce qui constitue un lit, les autres parce que, surexcités par la fatigue de 21 jours de voyage, ils cherchent inutilement un sommeil désiré, et puis les pauvres petits enfants malades de la lassitude de leur mères, et les pauvres mères épuisées n'ayant plus à leur offrir pour apaiser leurs cris qu'un sein tari par le chagrin et la fièvre. Et puis les boutades égoïstes et déplaisantes des dormeurs réveillés, qui rient de tout, du peu d'épaisseur de leur modeste matelas, d'un rêve malencontreusement interrompu, de ceux qui dorment et de ceux qui veillent.



Adieux de Mr de Ménars, officier d'ordonnance du Cacique



Rencontre avec Mr Pharaon, interprète militaire



La fontaine du colonel

Une ruelle de Cherchell





le café Baba el Hamet

805 Scènes de la vie à Cherchell par Vivant Beaucé (1849)

version 1 du 07 janvier 2007

3^e partie : les musées de Cherchell, les nouvelles constructions, la légende de Sidi Brahim el Ghabrini

Enfin, c'est avec joie que chacun voit poindre le jour. Hier, on nous a fait pressentir que le séjour à la caserne pourrait être long. Il faut donc songer à s'installer de façon à y être le moins mal possible. C'est la grande préoccupation du moment. L'un cherche à se rappeler dans quelle de ses caisses, il a emballé tel objet qui lui fait faute, un autre, plus expéditif a déjà, dès la veille, fouillé tous ses ballots et sorti tout ce qui paraît devoir lui être indispensable. Ceux-ci se demandent de quel côté ils dirigeront leur promenade, car, mon cher ami, tant que nous ne serons pas dans le village, nous mènerons ici la vie de rentier. Nourris par la patrie, nous n'aurons d'autre dépense à régler que celle de notre temps. Ces dans ces diverses préoccupations que chacun se lève. Ici mon cher Armand, durent se taire encore une fois nos scrupules de décence. Les principe de simple pudeur qu'on apprend sur le têt de sa mère, se trouvent déplacés au milieu d'un honteux laisser aller.

A la vue de tous ces gens quasi nus, enjambant sans vergogne, les uns par-dessus les autres, pour chercher, celui-ci son pantalon, celle là son corset ou un jupon, quelques braves gens, justement indignés, joignirent leurs voix à la mienne pour protester contre ces allures. On nous traita de gants jaunes, d'aristos, de bégueules. Figurez vous une grande salle éclairée par deux immenses fenêtres, où le jour, entrant surabondamment ne laisse dans l'ombre aucun détail. Dans cette salle ainsi éclairée, une centaine d'individus de tous sexes, de tous âges et dans le plus simple appareil. Pas un mouvement qui ne découvre une nudité, et rien pour obvier à cela, par la plus mince cloison pour séparer les familles, pas un rideau pour dérober le voisin aux yeux du voisin. Quel supplice, pauvres femmes, vous avez dû souffrir pendant ce long séjour d'une cohabitation forcée ! Et vous, pauvres petites jeunes filles, quel singulier spectacle pour vos yeux surpris !

Ce n'est pas, mon cher ami, que j'accuse précisément les colons d'avoir, par impudence, affecté exprès des allures déshonnêtes sous leurs costumes plus que légers, bien que cependant quelques-uns se soient trop peu gênés pour qu'il n'y a pas de leur part au moins mauvais vouloir. Je ne me plains pas non plus de l'administration, qui ne pouvait guère mieux faire. On ne loge pas facilement 850 personnes, hommes, femmes et enfants. Je m'en prends seulement à la fâcheuse situation dans laquelle nous nous trouvons. C'est vous qui vous y êtes placés, me direz vous. Oui, mais nous ne nous doutions pas de ce qu'elle entraînait après soi, de souffrances morales et de dégoûts amers. La peine physique, je la redoute peu. J'ai, à l'avance, accepté toutes les fatigues. Mais ces épreuves où toute dignité s'amoindrit, me blessent et m'humilient. Forcé de les subir, ce n'est pas sans colère que je me résigne. Encore si j'étais seul ! Mais ma femme, mon ami, ma femme ! Je sens mon coeur défaillir. Le plus sage était de mettre, sans rien dire, un obstacle entre soi et les regards indiscrets, de s'isoler au milieu de tous, et en se cachant des voisins, de ne pas voir surtout les voisins. C'est ce que firent quelques-uns en composant des cloisons avec des draps de lit tendus. Pour nous, qui nous étions fourrés tout habillés dans le sac, nous ne fîmes subir à personne, la vue de notre toilette de nuit, et nous sortîmes de notre couverture sans faire à la pudeur publique, le plus léger accroc. Tandis que ma femme habitait son garçon, j'allais reporter notre literie au sergent, que je remerciais. Puis, non sans beaucoup de peine, je me mis à monter mes caisses et mes malles, et je commençais à déballer. Avec quelle pieuse joie je revis les objets que j'avais entassés à Paris ! Quels souvenirs toutes ces choses inanimées ne me rappelaient-elles pas ! En pliant ce chiffon, nous causions avec un tel, en casant cet autre, telle personne était chez nous, avec nous.

Enfin je ne sais pas où nos ressouvenances nous auraient conduit si l'on nous eut annoncé en ce moment la visite des médecins. Il fallait dire au revoir à tous ces objets de mince valeur intrinsèque, devenus maintenant pour nous d'un prix inestimable. Je pris à la hâte ce qu'il nous fallait pour nous habiller un peu proprement, et la porte s'ouvrit pour laisser passage à la faculté. Un chirurgien major, suivi de deux aides, fit le tour des salles, s'enquérant ans des malades et des maladies, encourageant les uns, ordonnant des remèdes pour les autres, et faisant des bons pour les médicaments qui devaient être gratuitement délivrés à l'hôpital militaire. Quelques colons furent envoyés à l'hospice. Ces messieurs terminèrent leur tournée en indiquant aux côlons assemblés les mesures hygiéniques de première nécessité, parmi lesquelles la sobriété et la tempérance. Ces messieurs sortis, le chef d'escouade arriva avec le déjeuner, c'est-à-dire des pains de munition, car chaque colon rationnaire a droit à un pain tous les deux jours, soit une livre et demie pour un jour, et du lard, mais quel lard ! Et en si petite quantité, qu'en admettant qu'on voulut bien passer sur la qualité, il me parut difficile, pour ne pas dire impossible, que l'appétit le moins exigeant se satisfît avec cette ration. Pour boisson, du café à l'eau, qui me rappela celui qu'on nous servait dans des baquets sur le Cacique. Nous voulûmes essayer de ce dégoûtant cambouis. Mais malgré le besoin et notre bonne volonté, nous furent forcés d'y renoncer. Ma femme trouva le moyen de faire un potage pour Charles. Quant à nous, nous résolûmes d'attendre le repas du soir qui serait meilleur peut-être. Il est donc vrai que nous regrettons déjà la nourriture des bateaux plats, voire la viande froide des vapeurs de Chalon, voire l'horrible cochonnaille de Lyon, qui nous conduisit jusqu'à Marseille. Qui sait, hélas, au train où vont les choses, si nous n'en viendrons pas à regretter ce que beaucoup d'entre nous dédaignent aujourd'hui !

Le repas est enfin terminé. Les uns prennent alors leurs fusils de chasse, les autres leurs lignes de pêche. Et celui-ci, sa femme à son bras, menant ses enfants par la main, celui-là seul, tous s'en vont, et chacun tirant de son côté. Nous étions seuls enfin, ou presque seuls. C'était ce moment que nous attendions avec impatience pour procéder à notre toilette, qui fut bientôt terminée. Après quoi, je voulus prendre des précautions pour le coucher, en installant à la place qu'il devait occuper strictement, mon lit, sur lequel j'étais luxueusement mes 3 matelas, en me promettant déjà une bonne nuit. Ainsi, quasi parés, nous nous disposâmes à aller rendre visite à notre amphitryon de la veille, lorsqu'il parut à la porte, après avoir préalablement frappé trois coups, comme

dans les comédies.

Vous pouviez entrer sans frapper dis je. Le mot discrétion a été omis du vocabulaire des colons. On ne fait pas tant de façons ici. Sans vous offenser, me dit M. Pharaon avec une gravité comique, je ne suis pas colon. Mon dictionnaire n'est pas le vôtre, et vous me permettez d'user du mien. Ceci étant, comment avez-vous passé la nuit ? Je n'eus pas de peine à le convaincre que nous avions fort mal dormi. Puis je lui racontais notre petit lever, et les ennuis que nous devons éprouver, si notre séjour à la caserne devait se prolonger. Quant à la durée précise que votre séjour ici, je ne saurais trop rien dire. Je pense cependant que cela n'ira pas au-delà de quinze jours. Toutefois, quinze jours passés ainsi, quinze nuits surtout, seraient insupportables. Je vous offre une chambre chez moi. Cette offre me souriait énormément. Je ne cherchais pas à le dissimuler à M. Pharaon, mais je lui demandai la permission de n'en user qu'en dernière extrémité, et quand la place ne serait réellement plus tenable. Que vous êtes singuliers ! reprit-il. Est-ce que dès à présent, et telle que vous me l'avez dépeinte, la position est tenable ? Pour vous passe encore, mais pour Madame. Il n'en est que trop vrai. Eh bien alors ! On est colon, mais on est discret. Fort bien ! Je vois qu'il faudra nous quereller. Querellons nous donc, j'y consens, mais à table, si vous le voulez bien. On vous attend pour le déjeuner, et sur les lieux je prétends démontrer que je n'ai pas grand mérite à vous offrir l'hospitalité. Je vous l'expliquer. Il avait offert son bras à ma femme, et il fallut le suivre. En passant la porte, j'entendis en même temps que le grincement des gonds, sortir de dessous une couverture cette qualification désobligeante empruntée au dictionnaire du grand coësre. Fadasse, va, va donc !

Pendant le déjeuner, notre hôte renouvela devant ses deux amis, M. Hélot que j'avais vu la veille, et M. Balliste, secrétaire de seconde classe, et interprète au commissariat civil, sa proposition obligeante. J'insistai pour qu'il laissât à ma discrétion l'opportunité de la démarche, et nous n'en reparlâmes plus. Après le déjeuner, nous allâmes au café Maure. Quelque soit ma bonne volonté, mon impression de la veille subsista.

De là, nous nous dirigeâmes vers le musée. Quand je dis le musée, je devrais dire les musées. Il y en a deux en effet. L'un où sont exposés tous les objets trouvés dans les fouilles faites en ville, confiées aux soins de M. JJ Rattier inspecteur des Bâtiments Civils, l'autre riche de tout ce que l'on a découvert en creusant le bassin du port, celui-là sous la direction de M. Giret ingénieur des Ponts et Chaussées. Nous entrâmes d'abord chez M. Rattier qui nous fit les honneurs de ses antiquités avec une grâce toute charmante. La collection se compose d'environ 90 pièces, dont une quarantaine particulièrement, réunissaient ces 2 qualités que nous rencontrons assez rarement réunies chez les antiques, de la conservation et de la beauté. Ce sont des statuts, des fragments très remarquables d'architecture de tous les ordres, des vases de différentes formes et affectés à différents usages, des pierres tumulaires, des tombeaux, des autels, des inscriptions que dans mon ignorance, il m'est impossible de déchiffrer. Il y a aussi quelque débris en bronze, une jambe de cavalier assez bien modelée, et une main d'un homme tenant une bille. Puis quelques mosaïques et un moulin romain. Enfin au milieu de tout cela, bon nombre de petites bouteilles en terre, assez semblables à nos bouteilles à encre de la petite vertu, et qui ont dû servir à la construction des voûtes. Les statues colossales et toutes mutilées qu'on voit dans la première salle n'ont, selon moi, d'autre mérite que leur grandeur. Je trouvai aussi quelques mauvaises copies des antiques connus de nous: l'Enfant à l'épine, le Petit joueur de flûte, la Minerve, l'Hermaphrodite et quelques autres dont je crus reconnaître certain parties, mais généralement si frustes, qu'il me fut impossible de fixer mes souvenir de manière précise. Puis des frises, des plinthes, des corniches magnifiquement fouillées, des chapiteaux corinthiens d'une rare élégance et d'une dimension écrasante.

Mais ce que M. Rattier nous réservait pour la fin, en adroit conservateur qu'il est, ce fut d'abord un petit sphinx, ou tout au moins un monstre, qu'on peut classer sans lui faire tort, parmi les membres de cette famille heureusement perdue pour nous. Du reste, ce n'est plus qu'une masse presque informe qui révèle tout à la fois, l'enfance de l'art et son antiquité incontestable. Puis une vestale tenant en main le feu sacré. À côté d'elle est un petit autel qui soutient une partie de la galerie. Cette statue, trop courte pour son épaisseur, est assez bien drapée. La tête surtout est très originale. Et enfin une belle copie en marbre blanc de la Vénus de Milo. Malheureusement la tête et les bras manquent, et les jambes sont coupées à mi cuisse. Telle quelle est cependant, cette statue est, sans contredit, le plus beau morceau du musée, si ce n'est pas le plus curieux. Tout ce que l'on rencontre là, appartient à l'ère romaine, au temps où Julia Caesarea, capitale de la Mauritanie césarienne, aujourd'hui Cherchell, développait ses colonnades superbes, au temps où les fils de Romulus, portant la civilisation dans le fourreau de leurs glaives, conquérants de l'Afrique, s'abritaient contre les ardeurs de soleil sous les portiques en marbre de temples et des monuments qu'ils avaient bâtis. Parmi les dieux écornés du paganisme, on retrouve quelques ouvrages chrétiens, des vases et des plats au fond desquels est figurée la croix latine entourée de trois colombes, sans doute la Sainte Trinité, ou encore une figure grossière reproduisant autant que l'imagination peut permettre de le croire, Jésus portant sa croix. Nous ne sommes donc pas les premiers à venir planter la croix du Christ au milieu de ces infidèles, fanatiques obstinés qui se refusent à l'initiation d'une civilisation honnête. Passés, comme nous passerons un jour, qui sait si on retrouvera de nous la moindre trace. Je fais une dernière remarque sur les statues du musée. C'est que toutes ont le bout du sein gauche mutilé. Il est impossible d'attribuer au hasard ces mutilations.

Enfin, mon cher Armand, je ne veux pas franchir la porte de ce petit sanctuaire sans vous décrire à peu près le lieu où les dieux sont placés. Il y a deux salles. Une, assez insignifiante donnant sur la rue, et une à l'extrémité de la cour, entre celle-ci et le jardin de l'habitation. Les pièces les plus importantes sont rangées dans la cour même, cour mauresque avec une galerie circulaire domant sur les terrasses, et soutenue par de gracieuses colonnes remplacées çà et là par de simples madriers recouverts de plâtre et enduit de chaux comme tout le reste. Mais ce qui donne du charme à ce lieu de dévotion pour les rares artistes amateurs de Cherchell, ce sont de formidables pieds de vigne qui, embrassant chacun une colonne, semblent vouloir les forcer à une valse

dont le signal se fait attendre depuis plus d'un siècle peut-être. Les mille rameaux verts de ces vigoureux ceps forment, en s'enlaçant, un mystérieux et adorable plafond de verdure sur lequel joue capricieusement le soleil qui, d'espace en espace, perse traîtreusement la feuillée, pour venir caresser et réchauffer un peu ses anciennes connaissances éparses dans la cour, en répandant autour des visiteurs, un parfum mystique dont il se sent pénétré tout d'abord. J'avoue que je sortis de là ravi, et l'esprit rafraîchi à mon insu. Il est juste d'ajouter que l'abandon tout artistique avec lequel nous fûmes reçus entra pour beaucoup dans l'impression de bien-être que je ressentis. Aussi demandais-je à M. Rattier la permission de venir quelquefois visiter le musée, afin d'avoir l'occasion d'échanger quelques mots avec le conservateur. Restait le deuxième musée, M. Garret n'était pas chez lui, mais nous pûmes en son absence, visiter la collection. Beaucoup moins nombreuse que l'autre, elle offre cependant assez d'intérêt. Il y a de ravissants bandeaux, des frises et des corniches admirablement travaillées, des chapiteaux, des amphores de toutes les dimensions, quelques médailles et camées assez rares. Mon attention se porta particulièrement sur un fragment de stèle égyptienne d'un très beau marbre noir. Ce sont deux jambes, seulement tronquées en dessous des genoux, l'une des deux, la droite autant que je puisse me souvenir, porte en avant. Sur le socle sont gravées en creux, des hiéroglyphes que je vous enverrai un jour. Si vous avez quelques connaissances parmi les membres de la société des Inscriptions et Belles Lettres, il y a là, cher ami, de quoi vous faire bien venir. Comment cet échantillon de l'art égyptien se trouve-il mêlé, seul de son origine, à tous ces objets romains. C'est ce que n'ont pas pu deviner les archéologues et antiquaires de la localité. Un autre morceau très curieux est un petit bas-relief tout mignon, représentant le triomphe de Silène. Si vous voyez, mon cher ami comme la panse de ce gros ivrogne est bien pleine, comme il a peine à marcher sous ce pesant fardeau, qu'il pousse cependant glorieusement devant lui, comme ses jambes sont bien avinées, et ces enfants qui courent devant et derrière lui, comme ils sont encore gais avec leur sourire de pierre fruste. Quel malheur qu'un tel morceau soit tronqué des deux bouts. Ce qu'on voit donne tant de regrets pour ce que l'on ne voit pas.

Enfin nous quittâmes ce second palais des Beaux-Arts, et nous nous acheminâmes vers le port, que je n'avais fait qu'entrevoir en débarquant. On descend au port par une avenue spacieuse, récemment plantée d'arbres, en laissant à gauche, le marché arabe, à droite, le fort Cherchell. Ce fort, dont la partie importante est un dé, plus large à sa base qu'au sommet, présentant sur ses deux faces un trapèze, sert encore à l'heure qu'il est, de prison civile et militaire. On y pénètre par une poterne qui regarde la ville, la construction s'appuyant à la face est du trapèze, s'allonge à l'ouest en se dégradant. Bâti sous la domination turque, ce fort est d'une vétusté remarquable. Du côté de la mer, des figuiers et des lentisques en rongent la base moussue, de tortueuses ravines, semblables à de grands lézards bruns, serpentent en s'accrochant à toutes les aspérités de la pierre, tandis que plus haut, dans les larges crevasses, de vigoureux plants de mauves étalent librement leurs feuilles larges et velues. De l'hôtel de la Marine, le coup d'oeil est vraiment beau, peut-être parce qu'il est une grande simplicité. Debout sur les rochers à pic qui servent de piédestal à la ville que j'ai laissée derrière moi, j'ai à mes pieds le port vieux avec ses brisants dangereux, et le troupeau bigarré de ses barques maltaises. Un peu plus en mer, sur le port neuf, ou plutôt le bassin en construction dont la nouvelle jetée s'accroche à l'est et à l'ouest au grand rocher qui supporte le fort Joinville. Ce fort, sur la face nord duquel on a incrusté un phare, est comme son voisin le fort Cherchell de construction indigène, et serait à peine remarqué, n'était ce sa position avancée dans la mer, et l'importance que lui prête le nouveau bassin. Il m'a semblé d'ailleurs qu'il serait facile de le relever de sa nudité en construisant sur le port même, à la place occupée aujourd'hui par ces quelques moellons, un phare élevé de plusieurs étages. Je livre mon idée pour ce qu'elle vaut à M. les ingénieurs de la Marine et des Ponts et Chaussées. À l'est du bassin, ce long tuyau qui lance vers le ciel des bouffées de fumée noire, c'est la pompe à épuisement. À gauche, au bas de la rampe, c'est la Douane. Derrière au-dessus, ces amas de planches, de madriers, avec lesquels on doit me dit M. Pharaon construire nos baraques et nos maisons, ce sont les chantiers du Génie.

Puis derrière ces gros rochers roulant les uns sur les autres, s'arrêtent dans leur course pour porter un blockaus puis vont du même pas s'enfoncer dans le goémon et le sable fin de la plage, jusque sous les murs du cimetière catholique. Alors la mer et le rocher rouge, puis encore la mer empêchée de franchir ses limites par la chaîne du Zekhar qui s'étend à l'ouest, et semble se prolonger jusqu'au cap Ténès que l'on aperçoit lorsque l'air est bien pur, à 40 lieux de là, la silhouette se détache sur l'azur foncé du ciel. Avant de descendre sur le chantier du port, M. Pharaon me fit porter mes regards de l'ouest à l'est. Cette suite de rochers arrondis par la lame qui s'avance hardiment dans la mer, me dit-il, c'est l'ancienne jetée du port, quand la ville se nommait encore Julia Caesarea et bien plus à droite, cet autre grand rocher aux formes profondes et capricieuses dans lequel la vague entre et se brise en rugissant, c'est la pointe Thisérine, puis encore ces roches crayeuses qui brillent au soleil, c'est l'embouchure de l'oued Bellah. Puis encore et toujours la mer sur laquelle se balance au loin quelques pauvres voiles de pêcheurs de bonites. Après avoir suffisamment considéré l'ensemble de ce tableau, nous descendîmes la rampe rapide et raboteuse qui mène au quai. Le parapet est garni de filets dont la couleur atteste le service. Une fois au pied de la rampe, nous fûmes obligés de faire de nombreux crochets pour ne pas nous heurter à une quantité de pièces de canon, serviteurs délaissés que la rouille effeuille tous les jours un peu, vieux soldats d'une autre domination qui se cachent à moitié dans la terre, honteux de ne servir plus que de cabestans muets et immobiles. Nous arrivâmes sur le chantier et dans l'intérieur même du bassin. Que d'activité au milieu de ce dédale de pierres, de pelles, de pioches, de camions, de brouettes, de caisses à béton, d'escargots. Et comme tous ces hommes vêtus de brun, vêtus de gris, semblaient travailler avec ardeur ! M. Pharaon me dit que c'étaient les condamnés au boulet et la compagnie de discipline auxquels on venait de promettre une ration de vin de plus, si leur tâche se trouvait finie avant l'heure indiquée.

En cet instant quatre heures sonnèrent. Retirons nous, me dit mon cicérone, on va faire sauter la mine. En effet, nous eûmes à peine gagné la rampe que l'explosion eut lieu en remplissant l'air de bruit et de fumée, et en jonchant le sol de d'énormes

morceaux de roc noircis par la poudre. Nous gravâmes en soufflant les longs degrés qui conduisent à la ville et, une fois en haut, nous allumèrent un cigare. Les cigares ici coûtent cinq fois moins chers qu'à Paris, et sont dix fois meilleures. Puis, avant de rentrer, M. Pharaon me proposa une courte promenade sur l'espèce de boulevard, qu'on nomme la route d'Alger. J'acceptai et nous nous dirigeâmes vers l'est de la ville en longeant le fort Cherrhell côté sud, et la mer que nous avions à notre gauche. Sortis par la porte d'Alger, nous descendîmes dans un ravin qui conduit à la mer. Ce ravin profond et accidenté est magnifique de végétation. Les figuiers doux, les agaves, les lentisques, l'absinthe, les ricins et les mauves y croissent à l'envi. Tout cela va, vient, monte, descend, s'accroche, se suspend, se mêle, se croise et rampe dans un admirable fouillis. Au fond de ce ravin, la ville a fait construire par les soins de M. Rattier un beau lavoir couvert de 12 mètres de long sur 4 de large. Trente personnes peuvent y laver à l'aise autour d'un grand bassin de pierre, séparé seulement par la fontaine qui l'alimente, et abrité par un toit de 16 mètres de saillie, 8 mètres de longueur sur 8 de largeur. Il n'y a qu'une chose à dire contre ce lavoir qui a coûté 5000 F, c'est que l'eau, selon l'expression des blanchisseuses ne prend pas le savon. Il m'a semblé que la chose méritait qu'on y fit attention. Revenant ensuite sur nos pas, M. Pharaon me conduisait au caravansérail après m'avoir montré l'abattoir et deux koubbahs, appelées marabout de Sidi Brahim el Ghabrini.

Le caravansérail construit pendant les années 1847 et 1848, sous la direction intelligente de M. Rattier a coûté 69 000 F. Primitivement destiné à recevoir et à abriter les mulets, les chevaux et chameaux des voyageurs, et à servir d'entrepôt et de magasin à leurs marchandises, il était alors occupé en partie par une brigade de gendarmerie à cheval. Les bâtiments ont la forme d'un carré long rentrant aux 4 angles. Une seule entrée regarde la route. Cette entrée, fermée par une porte à claire voie, donne sur une vaste cour où s'ouvrent toutes les chambres, qui sont au nombre de 11, dont 4 grandes, 4 moyennes et 3 petites, juste en face de l'entrée, sur la face qui regarde la mer dominant tout l'édifice. Il y a une très jolie koubbah ou chapelle accostée à l'ouest et à l'est par les logements des scheiks. Derrière les chambres, de chaque côté du bâtiment, sont les écuries pouvant contenir chacune 40 chevaux attachés, suivant l'usage arabe, les pieds à des cordes maintenues sur le sol par des piquets. Toute la construction est couverte en terrasse. Seule la koubbah est surmontée d'une coupole octogonale. Les chambres et les écuries prennent le jour par de petites fenêtres grillagées en bois. La porte de la chapelle est couverte d'un système de laque en relief d'un dessin et d'un effet très heureux.

Devant la porte d'entrée du caravansérail, il y a un bel abreuvoir, coupé au milieu par la fontaine qui l'alimente. 25 ou 30 chevaux peuvent y boire à l'aise. Après le caravansérail qui regarde le champ de manoeuvre, anciennement le cimetière arabe, on arrive à l'abattoir, aussi construction civile et d'un intérêt à peu près nul ? C'est un vilain amas de murs auquel on ne prendrait pas garde, si la porte d'entrée n'affichait en lettres noires que le bâtiment est propriété nationale. En suivant la route, et toujours sur la gauche, on voit groupés les deux marabouts, dont les coupoles blanchies à la chaux, se découpent franchement sur la mer bleue et sur le ciel bleu. Tous deux, tapis dans la verdure, décorés de leur ruban de faïence peinte, ils joignent au cachet spécial des constructions orientales, une certaine grâce coquette qui ne nuit point à la sainteté de leur destination. Sous le dôme de l'un d'eux est enterré le marabout Sidi Brahim el Ghabrini. De grâce, dis je à M. Pharaon, apprenez moi donc ce que c'est qu'un marabout. Je ne connais de ce nom qu'un petit ustensile de cuisine, qui a le ventre gros et la tête petite, et je ne pense pas qu'il y ait entre mon marabout et le votre la moindre parenté.

Le marabout, chez les Arabes, me dit M. Pharaon est un saint homme, auquel on accorde le don de faire des miracles. Il guérit les incurables, et possède des talismans qui préservent de tous les maux. Affectant une grande humilité, et vivant de la charité publique, eux qui n'auraient qu'à secouer l'olivier pour en faire tomber une pluie d'or, ils sont à craindre à cause de l'influence qu'ils exercent sur une population fanatique. En résumé, prêtres canonisés de leur vivant et médecins impudents, ils font des Arabes ce qu'ils veulent, et les conduisent à leur gré. Au surplus, je vous donnerai en rentrant diverses notes que j'ai recueillies sur la vie et les miracles du marabout qui est enterré sous ce dôme. Ces traditions que les Arabes recueillent avec un soin respectueux, vous feront connaître mieux que tout discours, nos marabouts. Ces notes, que M. Pharaon me remit le soir même, je les place ici, parce qu'elles font parfaitement suite au récit.

Sidi Brahim el Ghabrini vivait au temps de Sidi Embareck, c'est-à-dire il y a près de 250 ans. Ce dernier, jaloux de l'influence exercée Sidi Brahim sur les tribus environnantes qui venaient le visiter, attirées qu'elles étaient par la réputation de sa sainteté, ne manquait jamais l'occasion de contrebalancer sa puissance, cela avec tous les dehors de la plus franche amitié, la dissimulation étant un des traits les plus saillant du caractère arabe. Ajoutez à cela que Sidi Brahim avait reçu des Deys d'Alger plusieurs privilèges et immunités qui le mettaient à même de faire beaucoup de bien, et contre l'ordinaire des marabouts, d'afficher un grand luxe, ce qui ne contribua pas peu à entretenir les rancunes de Sidi Embareck. Parmi les nombreux miracles attribués à Sidi Brahim, je veux citer celui-ci. Un jour qu'il allait à Alger, il passa par Koléah où il fut reçu par Sidi Embareck qui lui donna la diffa en lui prodiguant les plus grands témoignages d'une affectueuse déférence. Le lendemain à l'aube, nouveaux compliments, nouvelles protestations, puis on se dit adieu. Dans le moment que Sidi Brahim montait à cheval, son hôte, pour faire acte d'humilité et de respect, saisit adroitement l'étrier, sans que Sidi Brahim parut s'en apercevoir. Mais à l'instant celui-ci posa la main sur la tête d'Embareck qui s'enfonça dans la terre jusqu'au genou. Épouvanté, confus, il avoua à Sidi Brahim son intention perfide et son infériorité comme marabout. Sidi Brahim, après avoir joui quelque temps de l'embarras de son collègue et de l'affront qu'il venait de lui faire subir aux yeux de tout son goûmm, retira sa main, et Embareck revint sur le sol à hauteur convenable.

Il existait au même temps dans les Béni Mensser, une famille considérable dont le chef Sidi Ahmed Aberkanni, homme ambitieux

et vindicatif, employait toute l'autorité qu'il avait sur les tribus à détruire à la vénération dont Sidi Brahim était l'objet dans le pays. De son côté, et malgré le caractère sacré dont l'ignorance et le fanatisme l'avaient revêtu, Sidi Brahim rendait à Sidi Ahmed pièce pour pièce. Faux, rusé, haineux avec tous les dehors de la générosité, il savait attendre et s'en remettait volontiers aux circonstances et aux années du soin de le débarrasser d'un ami gênant ou d'un ennemi dangereux. Au reste, c'était entre ces 2 familles, une haine héréditaire que des violences sans cesse renouvelées et des meurtres rendait irréconciliables et, puissantes toutes deux, il fallait nécessairement que dans un temps donné l'une absorbât l'autre. Un jour Sidi Brahim et Sidi Ahmed Aberanni se rencontrèrent dans sentier de chèvres, tous deux à cheval, tous deux suivis de leur goûmm. L'un gravissait la montagne, l'autre la descendait. Il fallait que l'un des 2 cédât le pas, et orgueilleux tous les 2, ils ne voulaient ni l'un ni l'autre sacrifier leur préséance. Le premier, Sidi Brahim prit la parole « Ennemi de mon père, range toi et me laisse passer ». « Depuis quand faut il un Barkanni à Sidi Brahim pour lui garder la route ? » « Depuis que ton père a pénétré dans ma maison, suivi de ses chaouchs, la haine, la ruse, le viol, le vol et l'homicide et depuis que le mien a pardonné l'injure ». « Oh ! oh ! tu n'as pas oublié toi ? » « Qu'Allah soit sur moi ! » « Eh bien élargis ta mémoire comme j'élargis la route ».

En disant ces mots, Sidi Ahmed donna de l'épéon, et passa rapidement devant Sidi Brahim qu'il faillit renverser, et si près que les plis de leur burnous se confondirent un instant, que leurs étriers se heurtèrent en rendant un son métallique qui eut un écho dans chaque colère. Les hommes de Sidi Brahim n'attendaient qu'un mot, un signe pour se servir de leurs armes. Mais Sidi Brahim après avoir rajusté tranquillement son burnous, s'approcha de Sidi Ahmed Aberkanni, qui s'était retourné pour attendre l'effet de sa brutalité. « Tu viens d'insulter un vieil homme sur lequel le seigneur a posé son doigt, dit-il, maudit sois tu ! Tes enfants mourront jeunes, et leurs femmes seront stériles ». « Je ne te crains point. Ma famille est nombreuse comme l'herbe de mes champs » « Laisse faire le temps, et mes petits-fils pèseront sur le dos des tiens comme les chevrons sur les murs du gourbi. Les chevrons se pourrissent et l'on marche dessus, et les murs de Cherchell restent debout. Ainsi sera-t-il de toi. Dieu nous donnera la patience ». Et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il partit au galop en jetant à Sidi Ahmed Aberkanni cette prophétique menace.

On raconte encore que dans sa jeunesse Sidi Brahim faisait fuir les animaux féroces avec un geste. Ces récoltes étaient toujours les plus belles de la contrée, et il lui suffisait de se mettre en prières dans une broussaille pour que son champ fût labouré et ensemencé. On vit même un jour ses bœufs paître paisiblement, et la charrue fonctionner seule, puis une nuée d'oiseaux s'abattit sur la terre fraîchement remuée, où chacun déposa à grain de froment qui rapporta cent pour un. Voilà mon cher Armand, ce que c'est qu'à marabout. Il est cependant vrai de dire que depuis l'arrivée des Français, le crédit de ces jongleurs a singulièrement baissé. Ils en sont réduits à vivre sur leur ancienne réputation, et c'est à peine si de loin en loin en entend parler d'un petit miracle. Si Robert Houdin venait dans ce pays, il serait un marabout fameux. Abdalkader était marabout, ce qui explique son influence.

Je semblais pressentir tout ce que la note de M. Pharaon devait m'apprendre, car mes yeux restaient attachés sur ces murs éblouissants de blancheur, et il fallut que mon guide m'adressât la parole pour m'arracher à cette contemplation. Poussons nous plus loin ? me demanda-t-il. Je vous demande pardon, lui dis je, mais pour la première fois depuis mon arrivée, je me crois réellement en Afrique. Cela a bien son cachet, ce sont bien là des murailles de Decamps et Marilhat (1). « Ah ça ! Mais où pensiez autant vous donc être ? Oui, parbleu vous êtes en Afrique, mon cher Monsieur, et non seulement ces koubbahs que vous admirez de si bon coeur vous le disent, mais regardez autour de vous et dites-moi si ces ruines que vous voyez ici, et où nous irons demain, si ces montagnes, si cette grande nappe bleue, ce palmier tout maigre qu'il est, ces haies de figuiers de barbarie et d'aloès, si tout ce qui nous entoure ressemble au Bas Meudon ou au parc d'Enghien ». « Oui, c'est l'Afrique, mais pas ainsi que je l'avais rêvée ». « Ah ! vous voilà bien, artiste vous voyez des caravanes, le désert, des rochers arides et rouges, un ciel en feu, ou bien encore de fraîches fontaines au fond d'ombreuses oasis de palmiers, puis des odalisques vêtues de soie dans des palanquins de velours brodés d'or. Patience ! Plus tard peut-être verrez-vous tout cela, ou quelque chose d'approchant. Pour le moment nous n'avons à vous offrir que les palmiers nains et des bourricots à discrétion, et en fait d'odalisques, nos femmes kabyles qui marchent pieds nus. Quant au ciel dont le bleu ne vous satisfait pas, attendez juillet, août et septembre, et vous aurez des horizons si bien incendiés, que votre palette sera impuissante devant leur intensité. Je vous promets aussi des siroccos ou des simouns autant et plus que vous n'en voudrez, et si alors vous ne vous croyez pas en Afrique, ma foi, mon cher, c'est que vous serez trop exigeant ». La route était bordée en cet endroit de haies d'aloès et de figuiers de barbarie, devant lesquels je demeurai stupéfait.

Annexe sur les artistes cités :

(1) Prosper Marilhat (1811-1847) peintre, fils de banquier, accompagna une expédition scientifique en Egypte en 1831. Puis il mena une vie de nomade à travers la Syrie, la Palestine et le Liban. Il représenta de nombreuses caravanes dans le désert. Ses tableaux exposés au salon de 1834 furent une révélation pour le public et les critiques. Mais une maladie mentale l'empêcha de retourner en Egypte.

Alexandre Gabriel Decamps (1803-1860) peintre, se forma essentiellement au contact des tableaux de Rembrandt. Il voyagea en Chine puis en Turquie et en Anatolie. Peintre des chevaux, des ânes, des chiens, des singes, et des scènes de chasse, il périt à Fontainebleau d'une chute de cheval, en suivant une chasse de la vénerie.

John Flaxman (1755-1826), sculpteur et dessinateur anglais qui fréquenta la Royal Academy de Londres. Il se consacra à la production de maquettes de cire pour la manufacture de céramique Wedgwood. De 1787 à 1794, il vécut à Rome, où il fut très

actif dans le milieu néoclassique. Il produisit des illustrations pour l'Iliade et l'Odyssee, la Divine Comédie et les tragédies d'Eschyle. Il fut ensuite nommé professeur de sculpture à la Royal Academy, et reçut d'importantes commandes, notamment dans le domaine de la sculpture funéraire. Cet interprète raffiné du néoclassicisme fut admiré et étudié par les plus grands artistes de son époque. Il y a dans son œuvre un désir de table rase anti-réaliste. Son style est proche des primitifs italiens comme Cimabue. Il devint célèbre pour ses illustrations de la mythologie grecque.

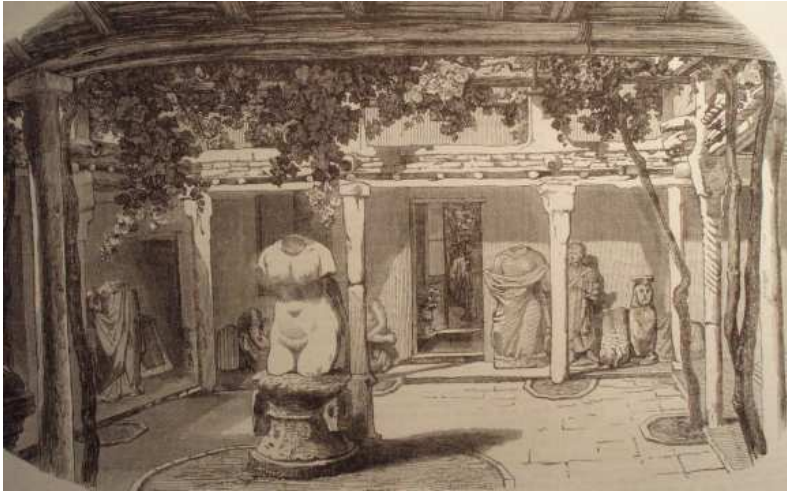
Auguste François Biard (1800-1882) peintre de scènes de genre. Né à Lyon, il voyagea autour du monde et représenta ce qu'il avait l'occasion de voir dans ses périples. Il fut remarqué pour ses groupes burlesques.



La visite des médecins



La chambrée des colons



Le musée de Cherchell



Antiquités romaines



Le fort de Cherchell

806 Scènes de la vie à Cherchell par Vivant Beaucé (1849)

version 1 du 07 janvier 2007

Partie 4 : la fête arabe des aïssaoua, types d'indigènes, l'agha Ghabrini

Oh ! mon cher Armand, que je dus vous sembler ridicule, lorsqu'il y a trois ans, à votre retour d'Afrique, je vous fis voir, tout fier que j'étais de leur belle venue, les plantes grasses qui ornaient mon petit jardin de la rue de Navarin ! Et comme toute ma famille de cactus et d'agaves dégringola dans mon estime devant ces plantes gigantesques, capables à elle seules, d'arrêter un escadron ! M. Pharaon riait sous cape de ma surprise. Vous n'êtes pas indulgent, lui dis-je. Bien au contraire, reprit-il, et pour vous le trouvez, je peux vous mener ce soir à une feschta religieuse chez des Arabes. Je quittais M. Pharaon pour monter à la caserne. La distribution du dîner était commencée. Le menu consistait en une soupe prétendue grasse, un plat de boeuf et de haricots, le pain et le vin. Au moment où j'entrais à un colon s'écria : nom de nom, c'était un peu autrement gouverné que ça sur les bateaux plats, on avait et de quoi tortiller tant qu'on voulait, on en laissait toujours pour ceux qui avaient des fringales la nuit, et puis c'était un peu crânement cuisiné, tandis que çà ! Tiens ! reprit un autre, tu regrettes les bateaux plats, toi ? Eh bien pourquoi donc, quand nous y étions, tu trouvais toujours tout mauvais, et que tu disais toujours que tu avais faim quand tu sortais de table ? De table ? Oh ! cette table ! fit une voix aigre de femme. Oui, reprit un autre, c'est comme sur la vapeur du Rhône, il criait toujours qu'il n'avait pas son compte de vin, et que l'administration était une voleuse qui se pochardait aux dépens des pauvres colons. Oui, eh bien, après ? Eh bien ! Après, tu étais un des quatre qu'on a trouvés un matin endormi dans le liquide, le nez sous la pièce qu'ils avaient saignée la nuit. Ah ! ah ! ah ! C'est vrai, fit la chambrée en riant. La preuve qu'il a le nez rouge, fit un ex teinturier, je m'y connais moi, le bois de campêche c'est bon teint. Le gouvernement te le garantit pour un an, ton nez, mon vieux. Ah ! ah ! ah !. N'empêche, continua le réclamant que ce sera toujours la même chose, que les gros s'engraissent aux dépens des petits.

Je dis au chef d'escouade qu'il pouvait disposer de ma ration, que je ne dînerais pas. Tiens ! dit une femme jalouse de tout ce qui arrivait d'heureux à ses voisins, vous dînez en ville, et hier aussi, il y a qui ont de la chance. Parbleu, reprit une autre à voix basse, à laquelle nous avions donné des couches pour son enfant qui en manquait. Parbleu, eh ! eh ! Ça se conçoit, madame est gentille et bien mise, monsieur parle d'or, c'est un artiste et les colons c'est du trop petit monde pour des gens comme il faut. J'étais bien sûr qu'ils ne seraient pas longtemps à notre écot. Du beau monde, ça trouve toujours chaussure à son pied. Ces paroles malveillantes dans la bouche de cette femme m'indignèrent. Je me contins cependant, et lui dit avec tranquillité : pourquoi Madame, ne cherchez-vous pas aussi une chaussure qui vous allât. Vous avez le pied assez mignon pour tomber juste. Monsieur veut rire ! Non, non, moi je ne vais pas dîner en ville, je n'abandonne pas comme ça les amis, je trouve que la toutouille du gouvernement est assez bonne pour moi. Pas vrai, Sidore, dit-elle en regardant son mari qui rongeaït sournoisement un os énorme. Tu m'embêtes, fit brutalement celui-ci. Tiens, cet ours ! répondit elle.

J'avais pris dans une caisse ce que j'étais venu chercher, et je me disposais à gagner la porte lorsqu'un colon de mon escouade me dit sans mauvaise intention apparente. M. Beaucé, rentrerez vous coucher ? Oui, répondis-je en m'en allant. Cela suffit, reprit la femme jalouse. J'étais déjà dans l'escalier lorsque j'entendis crier avec force : Jacqueline, vous bassinerez le lit de Monsieur. Et la chambrée de rire. Ces petites scènes fraternelles s'étaient renouvelées si souvent, que j'y étais accoutumé. Tant qu'elles ne se passaient pas devant ma femme, et qu'elles n'attaquaient que moi, je ne disais rien. En sortant de la caserne, je rencontrais ma femme et mon garçon. Ils étaient allés faire une petite excursion autour de la ville en compagnie de la femme d'un colon de l'escouade voisine de la nôtre avec lequel je m'étais un peu lié. Ma femme et moi nous nous dirigeâmes vers la maison de M. Pharaon. Il était déjà tard, et nous nous hâtâmes de dîner. M. Balliste à qui nous fîmes part de nos projets pour la soirée, voulut être de la partie, bien qu'il connût les cérémonies en question. Mais l'indigène qui donnait la feschta était un de ses amis, et il pensait que sa présence ne serait pas inutile. Mon impatience était grande. A neuf heures nous partîmes. Après avoir suivi les sinuosités de quelques ruelles sombres, dans lesquelles nous rencontrions de temps en temps une grande vapeur blanche se glissant lentement le long des murs, vapeur qui n'était autre chose qu'un Arabe hermétiquement enveloppé dans son burnous, les cadences précipitées du derbouckah va frapper mes oreilles. Le derbouckah est une espèce de vase en terre cuite, au long col et au gros ventre, dont le fond, au lieu de solide, est revêtu d'un parchemin bien tendu sur lequel on frappe avec les doigts en graduant le son selon que l'on s'approche ou qu'on s'éloigne du point de centre.

La fête était commencée. Il faisait nuit noire, et bien que nous fussions en décembre, un vent chaud soufflait du désert. Le bruit de nos souliers à talons sur le pavé sonore éveillait de singuliers échos. Les sons mats du derbouckah devenaient plus distincts, et à mesure que nous nous approchions, c'était comme un brouhaha étrange de voix contenues. Je vous avoue, mon cher ami, qu'arrivé devant la maison une certaine émotion me saisit. Je me trouvais en ce moment parfaitement disposé pour assister à une fête nocturne et mystérieuse. Attendez, dit Balliste, et il entra seul. Les Arabes entraient et sortaient à chaque instant et se croisaient à la porte en nous regardant. Est-ce qu'il faut être annoncé ? demandais je à voix basse à mon compagnon. Pour nous qui portons le képi galonné, c'est inutile. Mais les indigènes n'aiment pas les surprises, et pour vous, Balliste a bien fait. En ce moment celui-ci revenait. Venez, nous dit-il. Nous entrâmes. Figurez vous, mon cher Armand, une vaste cour remplie d'indigènes. Il y en avait jusque sur les murs des maisons voisines. Au fond, dans le coin de droite et en face de la porte, s'élevait une tente d'étoffe rayée, sous cette tente et accroupis sur de mauvais tapis et des nattes en palmier nain, quatre musiciens rangés en cercle promenaient leur doigts avec une extrême agilité sur le derbouckah et aussi sur une façon de tambour de basque sans cymbalines rendant un son mat ou fêlé, suivant que la double ficelle qui traverse diamétralement l'instrument est plus ou moins tendue. Ce tambour, qui a la forme d'un tamis, est troué dans sa partie inférieure du bois qui l'entoure. C'est par ce trou que, fourrant le pouce de sa main gauche, l'instrumentiste soutient l'instrument dressé, ce qui lui laisse la faculté de frapper aussi avec les quatre

doigts restés libres, en faisant faire en faisant faire un léger saut au tambour que la main droite parcourt vivement en s'éloignant ou en se rapprochant du bord selon qu'il veut nuancer les sons. Entre les musiciens et accroupi comme eux, je remarquai un kabyle, la tête couverte de la chéchia rouge, et vêtu simplement de la gandhoura.

La figure de cet homme que j'examinai longtemps quand je sus que c'était le mokaddem, c'est-à-dire le grand prêtre de la secte que les affiliés nomment leur père, exprimait une langueur maladive qui répandait sur ses traits largement dessinés, un certain air de douceur. Peu à peu, je le vis s'abandonner, en chantant au dévotieux plaisir qu'il semblait éprouver. Je vis sa tête baissée se balancer de l'une à l'autre épaule, ses yeux s'animer, un feu sombre et fulgurant jaillir de sa prunelle enfoncée, ses dents se serrer comme pour mordre les paroles au passage, ses doigts secs et nerveux se promener, courir, glisser sur la parchemin du derbouckah avec une sorte de frénésie. C'est avec peine qu'il dominait l'espèce de convulsion générale qui le parcourait. Alors, l'expression de sa figure était complètement changée, la langueur avait fait place à un sombre délire, et cette expression ne changea une seconde fois que lorsque le rythme, devenu plus lent, diminua, diminua, jusqu'à l'instant où tous les instruments se turent, où toutes les voix s'éteignirent. De chaque côté des musiciens appuyés au mur, deux rangs de chanteurs glapissaient à l'unisson des louanges à Mohamet ou Mahomet. Au milieu du cercle, il y avait deux chandelles que le vent contrariait terriblement, et un réchaud de terre sur lequel brûlaient de pénétrants parfums. Dans un autre coin de la cour, à gauche, c'est-à-dire au point diagonal opposé au chanteur, plusieurs indigènes étaient occupés à entretenir un feu qui jetait sur leurs faces étranges des reflets fantastiques. Ceux qui causaient, le faisaient à voix basse, personne ne fumait. Nous demeurions debout. Ce que voyant, le maître de la maison nous fit apporter un banc qu'on alla emprunter dans le quartier, et la fête recommença ou plutôt continua. Le mokaddem entonna d'une voix rauque et chevrotante, un des cantiques de la secte que les musiciens répétèrent ensemble. Puis les assistants dirent le refrain, refrain qui revint si souvent que, malgré mon ignorance de la langue arabe, je pus le retenir et le prononcer. Ce refrain le voici : "la illah illa Allah, Mohammed rassoul Allah " (NDLR : il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète). Puis il se fit un grand silence, qui dura quelques secondes. Alors le mokaddem prononça trois fois, avec un accent guttural extraordinaire le nom sacré d'Allah. Aussitôt plusieurs individus vinrent se ranger sur la même ligne, devant l'orchestre, et répéter à l'unisson avec toute la vigueur de leurs énergiques poumons : Allah, Allah, Allah.

Ah ! nous y voilà, attention, me dit M. Balliste. Alors il se fit autour du feu un certain remue-ménage. Il me sembla entendre un bruit de ferraille. Puis les chanteurs recommencèrent à chanter, les musiciens à frapper sur la peau échauffée de leur instrument, et le refrain « la illah » revint à la fin de chaque strophe avec la même régularité. Mais peu à peu le rythme s'anima. De temps en temps de sourds mugissements sortaient des groupes d'Arabes qui entouraient la tente, lorsque tout à coup un cri sans nom, un hurlement prolongé retentit près de nous, en même temps qu'un homme s'élançait d'un bon puisqu'au pied du mokkadem en renversant tout sur son passage. Et les chanteurs continuaient de chanter, et les musiciens continuaient de frapper les tambours de basque avec une nouvelle ardeur. Alors l'arabe qui s'était ainsi lancé commença une danse diabolique. Lentement d'abord, il sauta sur une jambe, puis sur l'autre, puis il balançait sa tête d'arrière en avant et d'avant en arrière, et peu à peu accélérant le mouvement, il en vint à sauter à pieds joints et à imprimer à son corps des contorsions si bizarres et si brusques, que sa ceinture se déroula comme un grand serpent rouge, que sa chéchia tomba par terre, et que sa chaatsa (NDLR : touffe de cheveux que les Arabes conservent au sommet de la tête dans toute sa longueur. C'est par là qu'au jour de leur mort, Mahomet doit les enlever pour les mener au ciel.) s'épanouit ébouriffée, tantôt lui couvrant la face, tantôt lui frappant le dos, ce qui donnait à toute sa personne ainsi qu'à toute la scène, un caractère de sauvagerie horrible. Pour qu'il ne tombât pas, un des chaouchs de la secte, un grand et vigoureux gaillard, le tenait solidement avec une main par le col de sa gandhoura.

Je regardais ces jeux d'enfer avec une surprise extrême, lorsqu'un cri à peu près semblable à celui qu'avait poussé le danseur, alla chercher un écho dans les rues voisines. En même temps un second danseur se mêla à la partie. Celui-ci était grand, maigre, osseux. Pour danser, il conserva son burnous, moins le capuchon. Il avait quitté sa chéchia. Je ne pouvais voir sa figure, il nous tournait le dos. Mais sa tête étroite, longue et pointue, surmontée de sa chaatsa emmêlée, me dédommageait largement par sa silhouette fantastique. Rappelez-vous qu'il n'y avait pour éclairer tous ceci que deux chandelles posées à terre, et que tous les individus qui nous masquaient la lumière, le second danseur était de cela, devenaient des ombres noires prenant un caractère fantasmagorique des plus curieux. Enfin un troisième cri se fit entendre suivi d'un autre danseur, puis un quatrième, puis un cinquième et en peu de temps, il y eut une dizaine de danseurs devant les musiciens, tous sautant, celui-ci haut, celui-ci plus bas, et à contre mesure les uns des autres, tous en jetant leurs têtes en avant et en arrière, comme s'ils eussent tenu absolument à s'en séparer. Je remarquais même parmi eux un enfant de douze à quatorze ans au plus, lequel n'était pas le moins ardent à se disloquer. Ce fut, pendant un moment, un spectacle effrayant, et, le croiriez-vous ? ces chants, cet accompagnement bizarre, tous ses vêtements blancs, faiblement éclairés par une lumière incertaine, les sombres silhouettes des danseurs, finirent par agir sur moi à mon insu, et me charmèrent pour ainsi dire, au point que M. Pharaon me surprit murmurant avec les chanteurs le « la illah illah Allah » et balançant ma tête en mesure. Oh ! oh ! me dit-il tout bas, est-ce que vous allez entrer en convulsions ? Tenez, si cela est, voici Balliste qui vous servira de chaouch il a le poignet solide. Soyez tranquilles, fis je sur le même ton, cependant j'avoue que tout ceci me grise. Combien de gens à Paris payeraient cher la place que je tiens aujourd'hui dans cette cour !

J'avais à peine terminé ma phrase, qu'il se fit parmi les danseurs un grand mouvement. L'un d'eux venait de tomber à terre dans un état d'exaltation incroyable. Son chaouch avait peine à le maintenir, il tombait et se relevait en faisant sortir de sa poitrine essoufflée des sons gutturaux semblables au rugissement du lion. Ce pauvre chaouch faisait de vains efforts pour l'envelopper dans une couverture ou au moins dans son burnous, il lui glissait toujours entre les bras et se roulait par terre en serpentant entre

les jambes des spectateurs. Un moment, il se releva presque droit devant moi. Ses yeux hagards, sans vie, sortaient de leurs orbites, la sueur perlait à goutte pressées sur son visage contracté, ses dents se heurtaient à se briser, ces poings s'ouvraient et se fermaient sous l'effet de sa nerveuse crispation, et sa chaatsa épandue sur crâne rasé et mèches crépues et désordonnées, faisait de toute sa personne une épouvantable image de la déraison humaine. Instinctivement je me levais et me tint et sur la défensive. Balliste qui vit le mouvement, me toucha de la main sur le bras et me fit rasseoir. En ce moment, un des chaouchs alla près du feu et en tira une sorte de pelle de fer rougie à blanc. Aussitôt il fut pressé, entouré de quelques danseurs qui, comme le premier, étaient tombés éternés. Ce fut alors autour de se fer rouge, que le chaouch tenait levé une lutte inexprimable, insensée. Tous voulaient l'avoir, et c'était des grincements de dents horribles, des hurlements affreux, des rugissements féroces. Cette lutte ne pouvait durer, le danseur qui était tombé le premier tournait en grondant sourdement autour du groupe, qui se disputait cette proie étrange, sur laquelle il lançait de temps à autre et de côté de terribles regards de convoitise.

Enfin, tout à coup il se replia sur lui même, et d'un bon formidable, sautant sur le bras du chaouch, il lui arracha la pelle. Il se mit aussitôt à caresser le fer rouge avec la main, lentement, avec une sorte d'amour, comme s'il eut caressé la joue rose d'une vierge de douze ans. Puis il l'embrassa, et à plusieurs reprises se l'appliqua sur les joues, puis enfin passa nombre de fois sa langue dessus et dessous. On entendit alors crépiter la salive sur le fer rouge, et une forte odeur de roussi domina un instant la suave odeur de l'encens qui brûlait sur le réchaud. Les chanteurs continuaient à chanter, et les derbouckas raisonnaient sous les coups pressés des musiciens. Bientôt, surtout les points de l'assemblée, ce ne fut qu'un cri : barka, barka, c'est-à-dire assez, assez. Un chaouch s'élança alors sur l'instrument encore rouge et l'arracha de force des mains d'un fanatique de la secte qui se remit à danser un instant en chantant d'une voix chevrotante, entrecoupée par la fatigue et l'émotion : »la illah illah ». Se jetant ensuite au milieu de ce cercle, et commençant par le mokedem, il embrassa chaque musicien à la tête. Puis comme harassé par ses efforts, il tomba épuisé entre les bras des chaouchs qui l'enveloppèrent dans une couverture et l'emportèrent dans l'un des coins de la cour. Pendant ce temps, les chants et les danses continuaient. À tout moment un danseur tombait, un autre le remplaçait, c'était toujours les mêmes convulsions, les mêmes rugissements féroces. La pelle rougie revint plusieurs fois, et fut disputée avec la même frénésie, caressée avec le même amour.

Ils ne feront rien de plus ce soir, me dit M. Balliste les plus enragés n'y sont pas. Si vous en avez assez, je crois que nous ferions bien que nous retirer. Volontiers, car aussi bien, je suis sous l'empire d'hallucinations qui se dissiperont sans doute au dehors. C'est étrange musique, cette danse, ces danseurs plus étranges encore, m'ont troublé les sens, tout tremble devant moi, sortons. Une fois dans la rue, la vivacité de l'air devenu plus frais me remit à mon assiette. À mes oreilles bruissaient bien encore les paroles rythmées de cet interminable refrain, ainsi que les sons mats du derbouckah. Les objets qui frappaient ma vue me semblaient bien ne pas être pas d'une parfaite immobilité, mais à mesure que nous éloignons de la maison et que les sons confus qui en sortaient devenaient moins perceptibles, je me remis, et avant d'arriver à la porte de M. Pharaon, j'étais enfin dans mon état normal. Je suis assez content de vous, me dit-il, vous n'avez pas été trop inquietant. D'ailleurs, reprit M. Balliste, ils n'ont rien fait cette fois-ci. Et que font-ils donc quand ils font quelque chose ? demandais je en retour. Mais ils avalent du verre pilé, ils mangent vivants des scorpions et des vipères, se font des entailles aux bras et en font jaillir le sang, mâchent des charbons ardents. Voilà qui est prodigieux. Mais font-ils réellement ce qu'ils ont l'air de faire ? Je n'ose affirmer, et pourtant on s'y méprend. Au reste, pour votre édification, je vous prêterai en rentrant une excellente petite brochure sur les sectes religieuses de l'Algérie, et vous pourrez, d'après ce que vous venez de voir jusque et ce que vous lisez, vous former une conviction. Mais quelle est l'origine des aïssaoua ?

Vous trouverez tout cela dans le livre en question, lisez-le avec attention, et vous ne serez pas longtemps à trouver absurde ce que vous regardez presque aujourd'hui comme merveilleux. Nous étions arrivés chez Pharaon, où Balliste avait aussi sa chambre. Tenez, me dit-il, voici la brochure, il n'est pas tard, et si Mme Beaucé le permet, je vais pendant que vous êtes encore sous l'impression de ce que vous venez de voir, vous lire ce qui a trait aux aïssaoua. Après avoir entendu la lecture de ces quelques pages, j'avoue, mon cher Armand, que je me sentis peu à peu revenir de mon premier étonnement. Cependant mettant à part le vertige et la digestion des scorpions et autres faits surnaturels et impossibles devant le raisonnement, il reste encore la pelle rougie et léchée. Voulez-vous que nous mettions cela de côté aussi ? J'y consens. Mais il reste encore la danse, cette danse épouvantable, ces mouvements de tête horribles dont nous ne répéterions pas 10 fois le brutal balancement sans tomber évanouis. Cette danse dure souvent plus d'une heure, songez-y, et en admettant ce qui doit être, qu'il y ait un dessous de cartes dans les terribles et dégoûtants exercices auxquels se livrent les aïssaoua, il ne peut en être de même pour cette danse que tout le monde voit et que chacun peut sainement apprécier. Quant à moi, je trouve qu'il y a là de quoi prouver suffisamment leur stupide bonne foi et leur entraînement fanatique.

Quoi qu'il en soit, j'étais enchanté de ma soirée et du spectacle émouvant auquel je venais d'être admis. Aussi, avant de quitter ces messieurs, je les remerciais sincèrement de m'avoir procuré ces émotions. Dans la nuit, je rêvais que, changé en une immense derboucka, j'exécutais devant une société fantasmagorique une danse désordonnée, sur un plancher de barres de fer rougies. Puis que quatre individus dont je ne voyais que la chevelure ébouriffée s'efforçaient à faire entrer malgré moi dans ma bouche un scorpion hideux. Je m'éveillais en sursaut, je portais la main à ma figure, et je saisis une énorme araignée qui venait de me passer sur les lèvres. J'en fis justice et je me rendormis.

Le lendemain dimanche, connaissant les habitudes des parisiens, et craignant d'être encore obligé d'assister à des détails de toilette éprouvés par la civilité puérile et honnête, je me levai avant tout le monde, et tendis les draps autour de mon lit. Cette

précaution souleva contre nous quelques sales plaisanteries de carrefour, auxquelles nous ne fîmes pas attention. Mais néanmoins mon exemple fut suivi, et, en un instant, il n'y eut plus que ceux qui le voulurent bien, qui purent être vus. Seulement ils ne pouvaient plus voir. En commandant les hommes de corvée qui devaient aller chercher le déjeuner, le chef de bateau nous avertit qu'il était alloué par jour à chaque colon, 10 centimes de poche, jusqu'à ce qu'on jugeât convenable de nous les supprimer. Ce prêt devait être fait tous les quinze jours, et de plus chaque colon pouvait aller chercher une paire de souliers et une paire de sabots qui seraient imputées à son compte et inscrites sur son livret. Puis on nous annonça que des corvées de propreté seraient commandées tous les jours par les chefs d'escouades, qui veilleraient à ce que chacun y prît part à son tour. Ces corvées consistaient à aller chercher le pain, le vin, la viande, à balayer les chambres, les escaliers, les cours et autres endroits. Ces différents services furent organisés immédiatement, et les hommes désignés. Je tombai dans l'escouade qui devait balayer les chambres. J'allais prendre mon ballai, en me félicitant de n'être pas tombé plus bas. Il est vrai que les corvées devaient changer de nature chaque jour, et que tôt ou tard, mon tour devait arriver. Ma femme en voyant armé d'un superbe balai, voulut absolument s'en servir ma place. Tout ce que je pu dire et faire ne servit à rien. Il fallut céder. Elle me dit en riant que même une reine de France fut réduite à reprendre ses bas, et qu'elle pouvait sans déroger, balayer cette chambre de caserne. D'ailleurs le balai te va mal. Quelques colons, ne trouvant pas la ration suffisante et aussi peut-être peu de leur goût, avaient installé dans la cour le long des murs, des fourneaux construits avec deux ou trois pierres, sur lesquelles ils faisaient leur cuisine particulière.

Près de la porte principale, il y avait un groupe où la conversation paraissait très animée. Je me rapprochai pour écouter. On disait qu'il allait très prochainement arriver à nouveau, un convoi de colons, que ce convoi premièrement destiné à Zurich et à Novi irait à notre place à Marengo et vice versa. Ce projet, vrai ou faux, diversement et bruyamment commenté, trouvait une sérieuse opposition sur presque toute la ligne. Nous sommes destinés à Marengo, disait-on, nous avons quitté Paris pour venir à Marengo, notre drapeau porte le nom de Marengo écrit sur sa robe de soie, et nous changerions le drapeau avec lequel nous sommes venus ici ? Nous ne le voulons pas. Il faut en référer au colonel proposa un colon. Le colonel nous a dit lui-même, reprit un autre, que c'était à Marengo que nous allions et que c'était un beau pays. Tiens ! Observa la troisième, à moi il m'a dit que Zurich et Novi seraient meilleurs. Le colonel est un brave homme, qui trouve tout beau et bon, dit le factionnaire, en se mêlant à la conversation. Est-ce que tous les pays ne sont pas bons quand on est un ouvrier courageux et de bonne conduite ? dit à son tour un vigoureux gaillard qui s'était tu jusque-là. Possible, mais ils ne sont pas tous sains. Pas tous sains, est-ce que vous demeurez aux Tuileries, vous ? Non, je demeurais rue Galande. On sait bien que le ruisseau ne distille pas toujours des essences de rose, mais ce n'est pas loin des quais. Belle raison ma foi ! C'est donc sain les quais ? Tenez voulez-vous que je vous dise ? Il n'y a pas de pays malsain. Là-bas comme ici, ici comme là-bas il n'y a que les fainéants qui vivent dans la crasse, et les ivrognes qui vivent au cabaret. Pour cela, Marengo, Zurich ou Novi, c'est bonnet blanc, blanc bonnet, absolument le même item, malsain. Vous verrez ce que je vous dist. Quant à moi, j'irai où l'on me mènera. Voilà mon l'opinion. C'est égal, cria t on de toutes parts, nous sommes pour Marengo, nous n'irons qu'à Marengo, nous ferons plutôt des barricades.

Je quittais ce groupe pour me mêler à un autre, et voici ce qui se disait. Tu verras que tu feras une mauvaise affaire, et qu'un jour tu te casseras les reins. Tiens, à cause donc ? Parce que ces gens là n'aiment pas qu'on les force. Ils ne viennent pas te voir malgré toi, pourquoi entres tu chez eux si ça ne leur plaît pas ? Parce que je suis français et qu'ils sont bédouins. Ce n'est pas une raison, dit un sergent de la milice qui écoutait depuis un moment. L'usage des indigènes est de cacher leurs femmes. En nous imposant comme vainqueurs, nous leur avons promis de respecter leur religion et leurs coutumes, en tant que cela s'accorderaient avec la tranquillité et la pudeur publiques. Ne les contraignez donc pas, laissez à l'occasion le soin de vous montrer ce que vous voulez voir, elle se rencontrera un jour ou l'autre, soyez-en sûrs. Alors vous ne serez pas tentés de la retrouver, je vous en réponds. Oh ! mon Dieu, reprit celui-là à qui s'adressait plus particulièrement ces conseils, je voulais seulement savoir un peu comment c'était fait dans leur case, comme ils appellent ça. Oui, et vous avez voulu forcer les femmes à se montrer. Oh ! rien qu'un peu, histoire de rire. Prenez y garde, ils ne sont pas toujours disposés à la gaieté. Un coup de yatagan est bientôt donné, et ma foi, le bureau arabe n'y pourrait pas grand-chose. Ainsi, suivez mon conseil. N'entrez jamais de force chez un Arabe, s'il ne vous invite de lui-même, n'y entrez qu'avec défiance.

L'arrivée des docteurs, mit fin à la discussion et chacun remonta dans sa chambrée. Les médecins constatèrent un assez grand nombre d'affections inflammatoires causées par la fatigue du voyage, et par la nourriture trop substantielle des bateaux plats. Beaucoup d'enfants étaient indisposés. Une distribution de lait et de bouillon fut ordonnée pour le lendemain matin. Les malades seuls et les enfants devaient y prendre part. Après la visite, le déjeuner. Mêmes réclamations que la veille, mauvaise qualité des vivres, petites quantités. Nous nous habillâmes et à neuf heures nous étions chez M. Pharaon. Déjeunons, s'écria-t-il dès qu'il nous aperçut. Nous irons après chez le colonel, et ensuite je vous mènerai faire une visite aux ruines romaines qui sont en ville. Cela vous va-t-il ? Parfaitement. Et demain, je vous laisserai errer seuls où vous voudrez. J'ai affaire au bureau arabe une bonne partie de la journée. D'ailleurs, vous connaissez maintenant assez la ville pour ne pas vous y perdre. Du reste, il n'y a pas de quoi s'égarer longtemps ! C'est bon, parisiens, à table ! Le déjeuner terminé, pendant lequel je dois vous le dire en passant, mon cher ami, ces messieurs firent inutilement pour mon goût, une nouvelle tentative arabophile avec un formidable coucoussou, nous nous rendîmes chez le colonel commandant supérieur.

En chemin, M. Pharaon m'exalta la bonté de ce chef militaire, l'affection qu'il savait inspirer à tous, aux civils et aux soldats, par sa justice et son habileté. C'est lui qu'on avait chargé de fixer l'emplacement le plus propre à l'établissement de trois colonies qui allaient entourer Cherchell. Et il pourrait me donner quelques renseignements sur la situation topographique de chaque village et sur leur salubrité respective. J'admirai chemin faisant, la gentillesse des enfants indigènes. Ils sont en effet charmants. Les petits

garçons avec leurs chéchias rouges et leurs gandhouras bleues rayées de blanc, les petites filles avec leurs calottes pointues en velours rouge, ornées de petites pièces d'or ou d'argent, et leurs fouthas de Tunis bleu rayés jaune (NDLR : quand elles sont vierges, les filles portent cette calotte qui a la même forme et la même couleur pour toutes. On y ajoute seulement suivant la richesse des parents, les ornements en or ou des pièces de monnaie). Etant petits, ils ont en général la peau extrêmement blanche pour parler de ceux qui habitent la ville. Beaucoup ont mal aux yeux. Nous rencontrâmes aussi considérablement des jeunes filles enveloppées pour la plupart, dans de grands fouthas bleus, rayés jaune et rouge ou jaune, ou rouge seulement aux extrémités. Elles avaient sur la tête ou sur l'épaule, de longues planches garnies de petits pains qu'elles portaient au four ou qu'elles en rapportaient. Ces petites créatures ainsi vêtues, ainsi chargées de cette planche qui projette sur la partie supérieure de leur corps, une ombre vigoureuse, sont d'une grâce infinie. Et lorsqu'elles s'arrêtent et se groupent autour de leurs compagnes qui puisent de l'eau aux fontaines, elles forment au soleil qui joue sur elles, autant de ravissants petits tableaux. Joignez-y quelquefois une vieille régresse enguenillée pour repousser, et la composition est complète.

Notre visite fut courte. Le colonel, chargé de besogne depuis l'arrivée de notre convoi, avait en outre à préparer tout ce qu'il fallait pour recevoir celui qu'on annonçait devoir arriver bientôt. Néanmoins, il nous reçut avec toute l'affabilité qui fait le fond de son caractère. Nous causâmes quelque temps de Paris, du voyage, du caractère général que présentait la masse des colons. Il eut la bonté de me donner quelques renseignements sur les villages que nous étions appelés à fonder, s'informa avec intérêt de ce que je comptais faire, et ne me cacha pas qui lui semblait difficile que je fisse un bon cultivateur. Enfin, après qu'il nous eu assuré de sa bonne volonté à m'être utile, autant toutefois que ce que j'aurais à lui demander ne dépasserait pas les limites de son pouvoir et d'une rigoureuse justice. Nous allions nous retirer lorsqu'il me dit « pour mettre ma bonne volonté à profit, si l'occasion s'en présente, il faut au moins que je sache bien votre nom ». Il prit une plume. Vivant Beaucé fit je. Alors comme si mon nom réveillait en lui un souvenir, il posa la plume et me fixa quelque temps indécis. Enfin il reprit l'air d'un homme qui cherche à fixer sa mémoire. « Beaucé, Vivant Beaucé ! N'y a-t-il pas un artiste de ce nom ? » « Il y a deux, ou plutôt il y en avait deux : l'un Jean Adolphe Beaucé, mon cousin, l'autre est pied devant vous. « Alors Monsieur, vous êtes l'auteur de la charge de mon neveu Gustave, laquelle me fit tant rire lors de mon dernier voyage en France ! Serait ce à M. Soumain que j'ai l'honneur de parler ? demandais je à mon tour, fort agréablement surpris de cette heureuse rencontre. « Précisément ». Il n'a pas dépendu de moi que nous nous rencontrassions à Paris, car votre neveu Gustave resta un an et demi dans mon atelier en qualité d'élève. « Oh ! je le sais, mon frère m'a souvent parlé de vous. Je vous connais depuis longtemps parbleu ! Et prendre votre nom en note serait maintenant inutile. Revenez me voir, nous causerons du passé et aussi du présent, et davantage encore de l'avenir.

C'était le 10 décembre, jour fixé pour l'élection du Président de la République. Prévoyant que le colonel devait avoir beaucoup à faire un tel jour, et ayant nous-mêmes à déposer notre vote, nous partîmes. J'étais enchanté du bienheureux hasard qui me faisait rencontrer dans la personne qui avait la haute main sur les colonies du cercle de Cherchell, justement une quasi connaissance. Quant à M. Pharaon, il était fort content de l'idée qu'il avait eu de me présenter, à cause des bons résultats qu'il s'en promettait. Vous voyez, mon cher Armand, que j'ai encore quelques chances dans mon malheur, non pas que j'espère beaucoup de cette rencontre pour améliorer ma position comme colon. Non, étant tous arrivés en Afrique avec les mêmes droits, on ne peut ni ne doit faire plus pour l'un que pour l'autre. Je connais, d'ailleurs assez mes compagnons pour savoir qu'ils ne souffriraient pas qu'on à l'un d'eux, une faveur particulière, quand même cette faveur serait motivée. Mais ce que je peux obtenir sans effaroucher leur susceptibilité égalitaire, c'est un conseil, en temps opportun, un renseignement utile. Cela ne tient pas grande place, et peut facilement se cacher aux yeux jaloux. Vous me connaissez du reste, vous savez que je suis fort peu solliciteur, et que de ma vie, je n'ai rien su, ni rien osé demander. Si je me réjouis donc de ma rencontre avec le colonel Soumain, c'est moins par ambition que par plaisir de savoir que, dans ce pays où j'arrive inconnu, il y a une personne qui sait qui je suis et qui j'étais. Ces raisons, je les donnai à M. Pharaon qui s'obstina de son côté à voir dans cette rencontre un hasard fortuné pour moi. Puisque que je vous ai parlé de l'élection du Président, il faut que je vous raconte comment la chose se passa. Le bureau fut installé pour les colons dans l'une des salles du caravansérail. A l'heure convenue, le président du bureau prit la liste des colons classés par bateau et commença à un appel nominal. Le colon appelé répondait, montrait sa carte pour prouver son identité et déposait son vote. On fit un contre appel et tout fut dit. Quant à la couleur du vote, je l'ignore. En sortant du caravansérail, je retrouvai M Pharaon qui venait de voter de son côté.

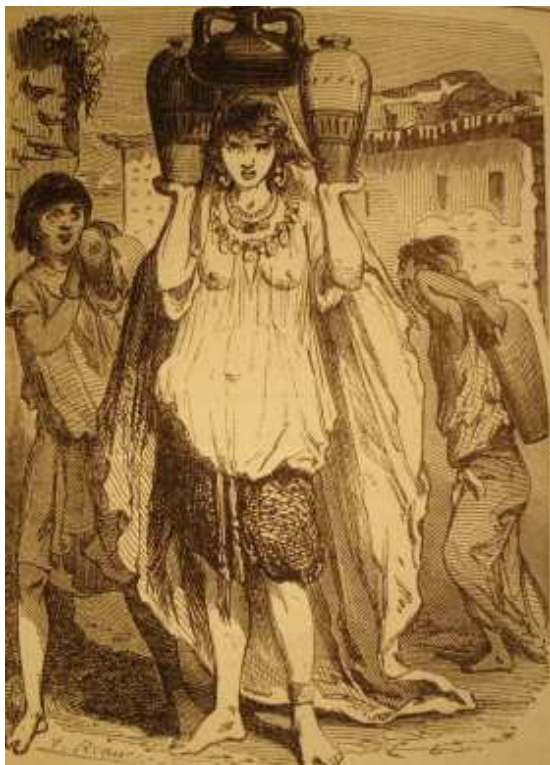
Par où allons nous commencer nos pérégrinations archéologiques ? dit-il. Par le Cirque si vous voulez. Cela vous donnera l'occasion de revoir les petits marabouts que vous aimez tant, et les haies de figuiers et d'aloès qui font votre admiration. Je vous suis en aveugle, et nous prîmes la route d'Alger. Nous venions de dépasser le champ de manoeuvre, lorsque je fis remarquer à mon compagnon une dizaine d'Arabes qui nous précédaient. L'un deux, couvert d'un burnous noir bordé de rouge, marchait seul en avant, trois autres le suivaient à distance, mesurant leur pas sur le sien. Les cinq ou six autres se tenaient à quatre mètres et s'avançaient de front, en barrant en quelque sorte la route à cet endroit. C'est, me dit M. Pharaon, l'agha Ghobrini qui se rend avec ses fils au marabout de son aïeul Sidi Braham el Ghobrini donc je vous ai raconté les miracles. Et ceux qui sont derrière, sont-ils aussi ses fils ? Non, ce sont ses chaouchs ou domestiques. Mais ils sont bien mis pour des domestiques. Celui qui tient un grand bâton, c'est le bachaouch ou le bourreau. C'est lui qui administre la bastonnade à ceux des indigènes qui commettent quelques méfaits de petite police. On prétend qu'il n'a pas son égal dans tout le district pour faire sauter proprement une tête. Hâtons le pas, s'il vous plaît. Je ne serais pas fâché de voir toutes ces illustrations en face. En joignant le faire au dire, nous fumes bientôt, et sans qu'ils eussent pu remarquer notre attention, devant l'agha et ses fils.

Aussitôt que l'agha aperçut M. Pharaon, il l'appela, et la curiosité me poussant, je suivis M. Pharaon. En s'abordant, ils se

touchèrent au bout des doigts de la main droite qu'ils portèrent à leurs lèvres, puis commença la kyrielle des salutations verbales. Nous marchâmes quelque temps à côté les uns des autres. Ces messieurs causaient arabe, et comme je n'y entends rien, je n'avais autre chose à faire que d'examiner mon agha, aussi le fis-je à mon aise. Permettez-moi, mon cher ami, de vous faire le portrait de cet homme, l'un des plus considérables de la contrée, car comme il est peu probable que vous ne rencontriez jamais un marabout, peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir comment cela est fait. L'aga est de moyenne taille, il pousse un peu à l'obésité, sa figure est ronde et pleine, son teint tout à fait européen, ses yeux petits et gris sont surmontés d'une ligne épaisse de sourcils blancs hachés par la petite vérole. Il a le nez gros et plat. Sa bouche grande sourit assez agréablement, et en relevant ces coins enfoncés, laisse voir une horrible denture jaune. Son menton est à demi caché sous une barbe grise et rare. L'ensemble de sa physionomie n'est pas très intelligente et manque de caractère. Il sait à peine signer son nom. Par-dessus le haïk blanc, retenu sur sa tête par plusieurs tours d'une corde en poil de chameau, Ghobrini porte le burnous de Constantine, noir bordé de rouge, un foulard de coton, passé dans sa ceinture, pend le long de sa cuisse gauche et va se rattacher au haïck qu'il relève en découvrant la jambe avec une certaine coquetterie. Il est chaussé de babouches noires et de chaussettes de laine blanche. Un foulard et un chapelet pendent de sa main droite. En somme, je lui trouve la tournure assez noble, mais sa figure est sans distinction quoique bienveillante. Ses fils portaient à peu près les mêmes costumes. Il doit avoir 58 à 60 ans. Il est décoré de l'ordre de la Légion d'Honneur. Chaque Arabe que nous rencontrions se précipitait sur le marabout pour lui embrasser la tête en murmurant des paroles sacrées, sans doute, et en mettant la main droite sur la poitrine, puis s'éloignait ensuite avec respect.



Les cuisines particulières dans la cour de la caserne



*La fête arabe et les aïssaoua
Les porteuses d'eau*



Les porteuses de pain

Types de femmes arabes



Types d'enfants arabes



La famille de l'agha Ghabrini

807 Scènes de la vie à Cherchell par Vivant Beaucé (1849)

Version 1 du 07 janvier 2007

Partie 5 Visite des alentours, les ruines romaines de Cherchell

Près de la kouba de son aïeul, nous quittâmes l'agha et sa suite, et nous suivîmes la route, entre une magnifique haie de figuiers de Barbarie et d'aloès, jusqu'à la auteur du cirque dans l'enceinte duquel nous pénétrâmes en quittant la route, et en inclinant à droite. Les ruines du cirque consistent en une vaste ellipse dont il ne reste presque plus rien, sauf par ci par là, quelques gradins dévastés, mais qui suffisent cependant pour déterminer sa grandeur et sa forme. Une végétation vigoureuse couvre entièrement ces vieux débris romains. Les figuiers superbes ont poussé là où les martyres de notre civilisation luttèrent corps à corps avec les lions, les hyènes et les panthères. L'absinthe, le ricin, la mauve, le figuier de barbarie et l'acanthé confondent à l'envi leur feuillage et remplacent sur ses pierres rongées par le temps, les nombreux spectateurs de ces jeux féroces. Nous fîmes quelques tours sur les gradins en faisant fuir devant nous bon nombre de caméléons, de couleuvres et de grands lézards verts. Puis nous retournâmes sur nos pas jusqu'aux ruines qui sont à la droite de la porte d'Alger, et que la rencontre de l'agha nous avait fait passer. Ces ruines, à l'ombre desquelles rampent quelques pauvres gourbis arabes sont, au dire des archéologues du pays, des restes évidents de thermes romains. Ce qui est debout pourrait bien en effet avoir eu cette destination.

Avec un peu d'imagination, et en reconstruisant ce qui manque, on croit retrouver le frigidarium, puis la piscina natalis, puis l'hypocaustum. (NDLR : salle dans laquelle on prenait des bains froids, bassin dans lequel douze personnes pouvaient nager à l'aise, fourneau souterrain au moyen duquel on chauffait l'eau et les salles) Le sol et le sous sol étaient, m'a-t-on dit, jonchés de morceaux de mosaïques et de vases. Quant à moi, peu versé dans l'histoire monumentale des romains, j'avoue que je vis là surtout plaisir à voir les maisons de la ville s'encadrer au loin dans l'arcade tronquée qui menace d'écraser les misérables huttes qui gisent à ses pieds au milieu des lentisques et des palmiers nains. Une chose remarquable, c'est que l'on ne peut faire un pas dans la ville ou hors de la ville sans heurter un fragment de statue. Les colonnes tronquées plus particulièrement sont en très grand nombre, les unes en pierre, les autres en marbre ou en granit vert. Ce qu'on en voit fait regretter que des fouilles intelligentes n'aient pas été ordonnées et conduites par des hommes de l'art. Je suis persuadé, d'après ce qui gît sur le sol ou à demi enfoui en de certains endroits, que ces fouilles pourraient amener d'intéressantes découvertes. Du reste, je ne le suis pas seul de mon avis, et quelques expériences faites par hasard ont prouvé que les résultats compenseraient haut la main, et la peine et la dépense.

Je fis ces observations à M. Pharaon qui me répondit : la faute en est à toute l'administration militaire qui régit le pays. À l'époque de la prise de Cherchell, tous ces débris que vous voyez étaient beaucoup plus complets qu'ils ne le sont à l'heure qu'il est, principalement dans l'intérieur de la ville, où, suivant les besoins journaliers de l'occupation, le Génie militaire est venu avec sa pioche, sa truelle et son cordeau, et a fouillé partout sans précaution, sans religion, comme un homme qui ne voit dans une pierre, fut-elle admirablement sculptée, qu'un mauvais moellon bon à tailler. À l'intérieur, dans l'origine on fit de nombreuses concessions pour encourager les colons à se fixer dans la nouvelle colonie. Eh bien ! Parmi ses colons, il n'en est peut-être pas un qui, creusant les fondations de sa maison, n'ait trouvé dans le sol des débris romains plus ou moins curieux : celui-ci les assises d'un temple ou d'un palais, celui-là des tombeaux, cet autre des inscriptions, des mosaïques, des chapiteaux, des colonnes, des statues, des amphores, des lampes, des médailles. Vous comprenez que parmi tous ces honnêtes maçons, il y avait peu d'antiquaires, et que bien des joyaux archéologiques disparurent sous les coups de marteau. Avec une plaque tumulaire, on fait un si beau seuil de porte ! En effaçant, en grattant une inscription, un gâcheur intelligent peut faire de la pierre qui la portait une si belle pierre d'évier. C'est pitoyable !

Ainsi, ce que les Arabes avaient, je ne dirais pas respecté mais laissé debout dans leur apathique ignorance, nous autres français civilisés nous y avons mis le marteau et la pioche, et là où le marteau et la pioche étaient impuissants, nous les avons fait jouer la mine, comme si, honteux de notre infériorité, jaloux et humiliés devant la majesté des restes gigantesques des ouvrages romains, notre conscience ne fut tranquille et notre repos assuré, qu'après avoir tout brisé, tout détruit. Encore une fois c'est pitoyable ! Aussi l'ancienne Julia Caesarea qui portait dévotieusement ses annales dans son sein, restera pour nos fils ce qu'elle est pour nous, ce qu'elle fut pour nos pères, une ville dont on connaît le nom, mais dont on ignore l'histoire. Ce fut grâce aux sollicitations de quelques particuliers, est aussi à l'encombrement, qu'on songea à faire une collection, et à mettre cette collection à l'abri des iconoclastes modernes. Mais combien encore de trésors enfouis sous le sol qui les recouvre ? En suivant le mur d'enceinte jusqu'à la hauteur de la porte Milianah qui ouvre derrière la caserne, j'aperçus dans un champ de figuier et à demi caché par les hautes herbes qui croissent en cet endroit, un bloc de marbre couché à terre. Qu'est-ce que cela ? dis je à mon guide en me dirigeant vers l'objet en question. Oh ! par ici nous ne trouverons que des tombeaux, me dit-il, et en suivant l'enceinte romaine pour aller au blockhaus qui couronne le Zakkar, au sud de la ville, nous en rencontrerons une dizaine. Voulez-vous que nous fassions aujourd'hui cette tournée ? Volontiers. Eh bien, voyons d'abord celui-ci. Nous nous approchâmes.

C'était une tombe moderne revêtue d'un magnifique marbre blanc, et au milieu d'un cordon de moulures artistiquement sculptées, je lus les instructions suivantes, hélas parfaitement conservée : « Ici repose MMB de Turin, femme C, première victime de la colonie de Cherchell décédée le 29 septembre 1840. Ce monument lui a été érigé par PC après vingt-trois ans d'union embellie par sa compagne chérie, modèle des vertus qui la lui rendent regrettable par ceux de ses nombreux amis qui lui survivent. Priez ! ». La douleur est aussi respectable que certaines manies sont fâcheuses, sans quoi je rirais, dis e à mon guide. Quoiqu'il en soit, si je meurs à Cherchell, veuillez je vous prie à ce qu'on ne me fasse point d'épithaphe. Mais qu'est-ce que cette colonne qui est de

l'autre côté du chemin ? Cette colonne est à la fois un mausolée et un monument commémoratif élevé à la mémoire du brave commandant Gauthrin, mort le 10 janvier 1841, comme le porte l'inscription. Cet officier, commandant la Légion Etrangère, fut tué par les Arabes à la tête de son détachement, près des petits aqueducs. Son corps n'a jamais été retrouvé. Nous sommes donc dans le cimetière ? Non, le cimetière est plus à l'ouest, au bord de la mer. Seulement, je crois qu'au premier temps de l'occupation, on enterra ici d'abord, puis on abandonna cet emplacement lorsqu'on bâtit la caserne. Revenons en ville, continua M. Pharaon, et nous passerons à l'hôpital avant de faire notre ascension. Je vous suis.

Nous descendîmes par la caserne sur la terre-plein qui est à droite de la porte d'entrée. Je remarquai une dizaine de belles colonnes de granit, sur lesquelles des Arabes étaient pittoresquement groupés. Ces colonnes ont dû appartenir au théâtre ou à ses dépendances, me dit mon complaisant compagnon, car la caserne fut en partie construite avec ces débris. Ceux qui sont arrivés ici avec l'armée d'occupation, disent qu'il y avait là, des ruines considérables et curieuses. En effet, en descendant un peu à l'ouest, on retrouve facilement le demi cercle occupé par les cavea ima, media et ultima, étages de gradins concentriques. On voit encore aussi un vomitorium, ici, et c'est avec quelque pans de murs décorés de corniches élégantes, ayant probablement appartenues au postscenium, enclavé aujourd'hui dans une propriété particulière, tout ce qui restait du théâtre. Le Génie a encore passé par là, et c'est pour bâtir une caserne incommode que l'administration militaire, malgré les nombreuses réclamations qui lui furent adressées de toutes parts, prit sur elle de démolir un monument très bien conservé, qui n'avait peut-être pas son semblable en Afrique.

Les vrais amis de l'art ne sauraient trop s'élever contre les actes d'un pareil vandalisme, car on ne comprend pas comment, réunis en commission, les hauts officiers, chefs de service dans une arme spéciale comme le Génie militaire, corps qui devrait en arrivant dans un pays comme celui-ci, protéger les précieux spécimens d'un art qu'il professe en quelque sorte, et qu'il est si loin d'atteindre toujours, on ne comprend pas dis je, que ces messieurs, que la grosse épaulette oblige, qui devraient connaître l'histoire monumentale, et savoir combien les belles pages en sont rares, aient osé comme les derniers des ignorants, s'abattre sans crainte et sans vergogne sur les squelettes romains encore debout malgré leur grand âge. Il est vrai qu'à la place du théâtre nous avons la caserne, la manutention et des ponceaux qui s'écroulent chaque hiver à la fonte des neiges et sous les efforts des eaux pluviales. J'ai pu me convaincre depuis, que ce que me dit alors M. Pharaon était exactement vrai, et je me suis moi-même bien souvent indigné des mutilations sacrilèges faites par le Génie et des conceptions éphémères qui fleurissent aux endroits où il a passé, comme autant de verrues adhérentes à la rugosité du sol. Aussi a-t-on dit avec beaucoup de justesse, en parlant du Génie militaire, qu'il était le Génie malfaisant.

Il existe sous le pavillon des officiers, des citernes immense, dont on ne fait rien aujourd'hui et auxquelles il me semble qu'on pourrait rendre leur ancienne destination. Ce serait pour la ville une précieuse ressource, car il y a des années où l'eau manque l'augmente aux fontaines à tel point, qu'on est obligé d'y placer des factionnaires pour empêcher le même individu d'y venir plusieurs fois dans un intervalle d'une faction à une autre. Tout en causant, nos arrivâmes devant l'hôpital. L'entrée de cet établissement n'offre de remarquable, qu'un vaste abreuvoir appuyé aux murs qui lui font face. Ancienne grande mosquée, l'hôpital a conservé beaucoup de son cachet primitif : toutes les salles du rez-de-chaussée sont voûtées et soutenues par des colonnes sur lesquelles viennent se joindre, les faisceaux de nervures des arcs. Dans la cour qui sépare l'avant corps du bâtiment principal, on voit encore de très beaux orangers qui recréent, par leur verdure, l'ennui des pauvres malades, lesquelles passent leur temps à gratter la gomme qui découle de leurs troncs séculaires. Il y a quinze salles contenant en tout près de 400 lits. Le service y est fait par des infirmiers militaires, le minaret de la mosquée a été conservé, et on y a appliqué une horloge qui se voit des principaux points de la ville.

En sortant de Cherchell par la porte de Ténès, on rencontre à l'angle gauche du mur d'enceinte, une assez jolie koubba dont on a fait un corps de garde. En suivant une route bordée de mûriers, on laisse à droite une redoute, dite redoute de la mer, le cimetière catholique et le cimetière arabe. Laissant encore à gauche les soubassements d'un temple romain de grandes dimensions, on quitte la route pour prendre un sentier qui borde l'ancienne enceinte romaine. En inclinant un peu à l'ouest, on trouve l'hippodrome, dont il ne reste plus à la surface du sol, que quelques assises tronquées, assez complètes cependant pour le faire reconnaître. La forme de ces ruines est un carré très allongé, dont une extrémité présente un demi cercle apparent. C'est là sans doute que se trouvait la borne que les chars devaient atteindre après avoir dépassé un certain nombre de fois. À peu près en face de l'hippodrome, s'élève un blockhaus en bois, qu'on nomme redoute de terre. A cette hauteur sort du sol, un bon nombre de tombeaux ou plutôt de chambres sépulcrales, dont les parois se dressaient sur un soubassement fermé par deux marches.

On passe près de l'ancienne redoute des Amandiers et de la nouvelle redoute du même nom. Puis plus sur Cherchell, la petite redoute du Piton, qui se trouve complètement dans les terres actuellement concédées. Ces différentes redoutes couvrent toute la partie ouest et sud-ouest de la ville. En montant toujours, le mur d'enceinte conduit à la redoute du marabout Sidi Aïa et à celle du Beni Menasser tout au sommet de la crête, et qui commandent l'une et l'autre, les versants nord et sud-ouest de la montagne. De là à la tout Moron, il n'y a qu'un pas. Ce blockhaus semi-circulaire porte le nom d'un officier du Génie tué en cet endroit. Aux alentours, on rencontre encore çà et là comme des lis fanés dans l'herbe des chambres sépulcrales, de la même forme que celles d'en bas. Un peu au-dessus de la tour Moron, on arrive à l'embranchement du chemin de la ferme et de la route muletière de Miliiaah, en passant devant les vestiges de grandes constructions, qui ont dû être des habitations de plaisance. De ce point élevé, on embrasse au nord, au pied de la montagne, tout Cherchell, qui prend la forme d'un hexagone irrégulier, étendant un de ses bras dans la mer pour relier, par le bassin, l'îlot Joinville à la cité. À l'ouest des versants nord du Zakkar, les tentes du camp de

Novi, et au coin de l'horizon le cap Ténès, Au sud, la fermée militaire, fondée au départ le 2e bataillon d'Afrique, pour combler certain déficit dont on ne parle que très bas, et vendu aujourd'hui à M.Tripier, ancien pharmacien de l'armée. On est tout surpris, après une véritable ascension, de trouver d'immenses plateaux convertis en prés verdoyants, coupés de ruisseaux et bordés de peupliers et de roseaux, qui balancent au vent frais de la montagne leurs têtes empanachées, et derrière le versant est des béli Menasser, la route ou plutôt le chemin de Zurich, la plaine de l'oued el Hachem, les imposantes possessions des Chénoua. Puis l'œil étonné, sautant par-dessus les Beni Menad, découvre la plaine de la Mitidja qui dans une vapeur bleuâtre, montre Blidah, le pays des Hadjoutes, et au-dessus tout à fait au sud, la chaîne foncée du petit Atlas. J'avoue, mon cher Armand, que dans cette excursion, je commençai à revenir sur l'opinion défavorable que je m'étais fait des montagnes en arrivant devant Cherchell. Cette opinion que j'eusse conservée si je ne les avais pas un peu parcourues, est aujourd'hui complètement renversée quant aux détails. Quant à l'ensemble, excepté l'Atlas au loin, et au Chénoua plus près, je maintiens l'expression de mon impression première.

J'étais un peu fatigué de l'ascension, et M. Pharaon commençait, ainsi que moi, à sentir les atteintes d'un appétit féroce, excité d'ailleurs par l'air vif des montagnes. Aussi, arrivé à l'embranchement cité plus haut, fûmes nous d'avis de rentrer en ville en descendant par le chemin de la ferme. Avant de quitter la place, mon guide me fit remarquer à l'est la continuation de l'enceinte romaine, au long de laquelle on voit encore différents blockhaus ou redoutes, plus ou moins importants. Le blockhaus des Figuiers par exemple, sur le point culminant de la crête. Pendant la guerre, un télégraphe y avait été établi pour correspondre avec celui de Milianah. Un peu avant dans les terres, la maison crénelée d'Anobot, le fort Vallée, défendant avec le blockhaus des Figuiers, les versants nord et sud de la montagne. Du fort Vallée, la vue redescend en suivant les festons variés de l'ancienne enceinte, dans la direction de la redoute de Bab el Roum, laissant à droite une carrière abandonnée, exploitée jadis par le Génie. À cette hauteur, l'enceinte disparaît pour surgir de nouveau un peu plus loin en obliquant à l'est, et en traversant la route d'Alger à quelques mètres des rochers de la plage, laissant à gauche l'ancien cirque, et plus près de la ville, les ruines des thermes dont je vous ai parlé. Mais, mon ami, ici comme partout, comme toujours, ce qui domine toute situation des hommes, ancienne et nouvelle, c'est encore l'œuvre de Dieu : la mer, la mer qui attire l'œil par l'oreille, la mère immense, à l'horizon indéfini pour la pensée, la mer qui se marie au ciel dans les vapeurs de l'espace, et vient briser avec bruit sur les rochers de la cote, des lames qui peut-être ont baigné les grèves de la France. Oh ! Que la pensée est active devant un tel spectacle, comme la tête travaille quand le cœur est contristé.

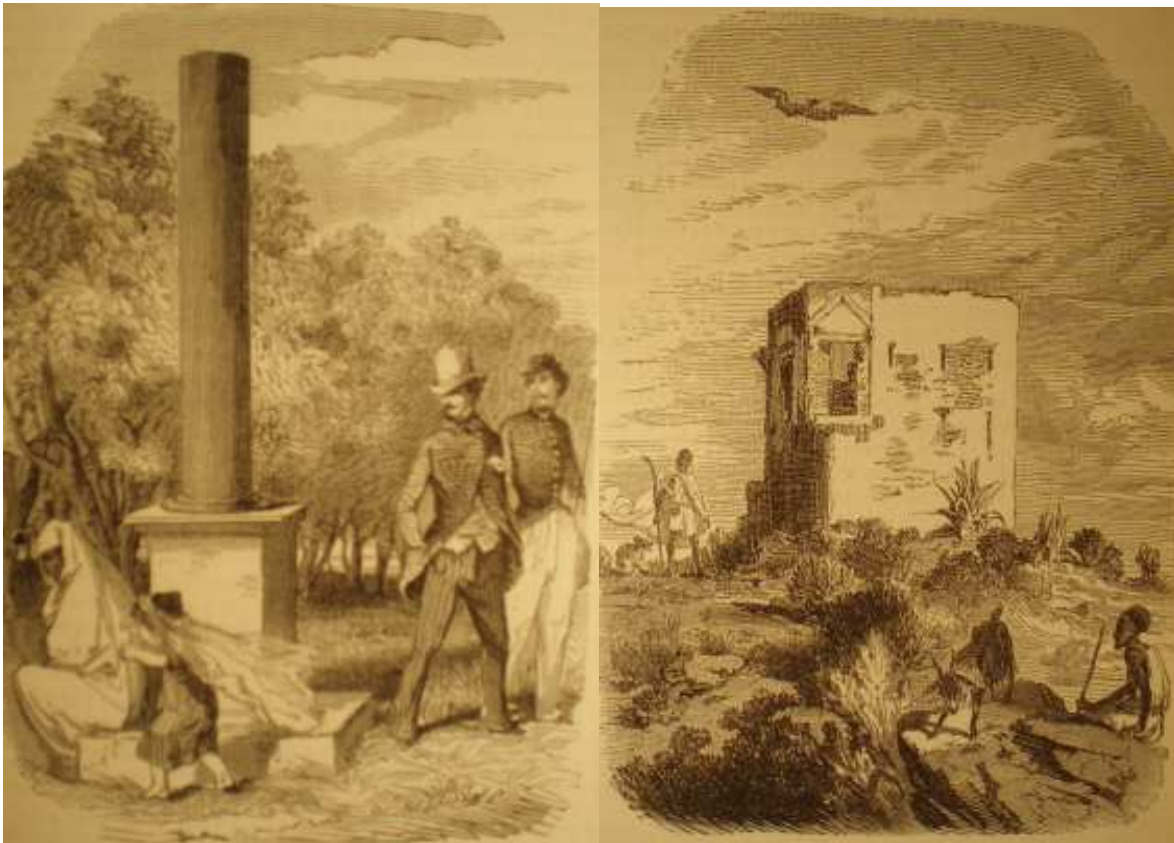
Après avoir quelque temps rêvé en silence et suivi le remous à l'horizon, nous primes le chemin de la ville par la route qui descend de la ferme militaire. Sur cette route se trouve à gauche, un abreuvoir voir qui n'est plus alimenté. L'auge n'est autre qu'un sarcophage romain en pierre dure, parfaitement conservée. De ce point jusqu'à la ville, on ne rencontre rien de remarquable, sinon les exploitations agricoles de la famille Villemain, colons méritants, qui ont fait du coin de montagne qui leur a été concédé, un véritable paradis légumineux. Pour vous donner une idée de la course que je fis ce jour-là, et pour m'excuser de l'appétit qui s'ensuivit, il faut que je vous dise, mon cher Armand, que l'espace compris dans l'enceinte de l'ancienne ville romaine est plus grand d'au moins huit fois, celui sur lequel la ville actuelle est bâtie. Or la ville actuelle couvre une superficie de 38,685 hectares. Tous, ou presque tous les blockhaus qui dominent Cherchell et commandent les montagnes, sont construits en briques ou en pierres de petit appareil. Tous étaient défendus par des rampes contrariées, et des faussés profonds, tous ont été désarmés il y a à peu près trois ans.



Ruines des thermes romains



L'hôpital militaire



Le monument Gauthrin

La tour Moron



L'abreuvoir



Le corps de garde

808 Scènes de la vie à Cherchell par Vivant Beaucé (1849)

version 1 du 07 janvier 2007

Partie 6 : le dimanche à Cherchell, les Maltais, les Espagnols, les Arabes, les Nègres, la soirée au bal

Nous rentrâmes en ville. C'était dimanche. Les rues, habituellement si tristes, si désertes, d'après les dires de ces messieurs, étaient encombrées de colons plus ou moins endimanchés. Les auberges et les quelques cafés à la française refusaient du monde. Les cafés maures n'avaient jamais abrité tant de blouses et tant de paletots à la fois. Et dans les rares boutiques du petit commerce, il y avait un mouvement inaccoutumé. Décidément, le Parisien n'abdiquera jamais ses habitudes du dimanche ! À Paris, le colon parisien allait à la barrière, manger le traditionnel veau aux pois ou la gibelotte aux petits oignons. À Cherchell, où ces jouissances sont inconnues, le parisien colon ira promener sa famille dans les montagnes ou sur la grève. Les enfants, au lieu de cueillir dans les blés des couronnes de bleuets ou des bouquets de coquelicots, chercheront des tortues dans les broussailles, des galets ou des coquillages sur le bord de la mer. Ici, le chef de famille est obligé de rentrer à la caserne manger le dîner du gouvernement, il fera en sorte d'y ajouter un ou deux litres de vin aigre, qu'il boira avec quelques pays de rencontre portant l'uniforme du soldat français. Puis, le soir, sous prétexte de laisser la bourgeoise coucher les enfants, il se répandra dans les tavernes maltaises, pour achever convenablement la journée en buvant la tournée du pays à la santé de la France.

Le dimanche, à Paris, la fillette allait volontiers sous le patronage maternel, faire une de contredanse derrière les barreaux verts ou sous les traits de verdure de la banlieue. À Cherchell, elle ne pourra s'empêcher d'aller au bal de la République, où grince impitoyablement un aigre être violon, accompagné d'une clarinette qui fait dresser les cheveux, et d'un trombone qui ferait envie à Bilboquet pour la perfection de la note unique. Ou bien, elle ne résistera pas à l'entraînement de la musique du Grand Bal Cherchell, où depuis plusieurs années, alors un orgue de barbarie fait danser la population européenne avec les mêmes airs, lesquels, n'ayant pas la prétention d'être très variés, peuvent passer à l'heure qu'il est, pour des airs connus. Pendant mon séjour ici, j'eus le temps de vérifier l'exactitude des observations anticipées que je viens de vous soumettre sur les habitudes enracinées des enfants de Paris. Je vous assure, mon cher ami, qu'elles n'ont rien que d'extrêmement vrai, et que, une à une, je les ai vues se justifier. Comment feront donc tous ces fidèles amis du plaisir, quand nous serons dans nos villages, pour ne pas faillir à leurs habitudes du dimanche ? Je ne sais pas. Et je crains fort qu'ils soient obligés d'y renoncer. Sera-ce un bien ? Sera-ce un mal ?

Les Arabes regardaient tout ce monde sans en paraître étonnés. Cependant quelquefois ils se retournaient sur le passage d'une jeune femme. Cet hommage rendu à la jeunesse, quelquefois même à la beauté, n'eut pas cependant grand succès auprès de celle qui en était l'objet. Une chose me frappe aujourd'hui plus que ces jours derniers, c'est la population maltaise et espagnole. Ceux-là aussi ont conservé leurs types et leurs habitudes. Il y a, à Cherchell, plusieurs bouges tenus par des mahonnaises. Là on vend du vin, de l'eau-de-vie, de l'absinthe, des pipes et du tabac. Là, les Maltais s'assemblent, boivent, jouent, chantent le dimanche jusqu'à la fermeture de l'établissement, sollicitée souvent par le commissaire de police. Le dimanche, le Maltais met une chemise propre. Il lisse ses cheveux, baisse son pantalon, soutenu par une large ceinture rouge, met des souliers, quelquefois même des bas, et se promène ou flâne et boit dans les cabarets. Dans la semaine, le Maltais est un rude travailleur. Il va à la pêche de la bonite, qu'il vient ensuite vendre sur le marché. Il vous promène en barque sur la mer, et si vous aimez les oursins sources ou châtaignes de mer, dans l'eau jusqu'à la ceinture, il remuera pour vous en trouver, des morceaux de rocher énormes. Le Maltais va chez le colon maraîcher, lui achète ses fruits et légumes, et les revend ensuite ce qu'il veut. Si vous voulez des grenades ou des oranges de Blidah, des citrons de Milianah, vous n'en trouverez que chez le Maltais. Si vous voulez des figues sèches, le Maltais a sûrement les plus belles. Si vous voulez vous défaire de votre garde-robe ou de votre mobilier, le Maltais vous achètera l'une et l'autre. Mais n'allez pas vous repentir ou, pour une cause quelconque, vouloir devenir acquéreur de ce que vous lui avez vendu il n'y a qu'un instant. Vous payeriez le double du prix qu'il vous en a donné.

Dans la semaine, le Maltais est croque mort ou fossoyeur, il fait les commissions et porte les fardeaux. C'est, en un mot, le savoyard de l'Afrique, avec la différence qu'il est malhonnête, brutal et voleur. Le Maltais parle l'arabe beaucoup plus purement que les kabyles, le français, il l'écriche. Cependant, continuellement en relation avec les Français et les Arabes, auquel il vend et achète, il sert pour ainsi dire de truchement entre la population européenne et la population indigène. Dans la semaine, le Maltais porte de grandes boucles d'oreilles, et sur sa tête, un gros bonnet de laine à la manière des paysans corses. Presque toujours en bras de chemise, une ceinture, ordinairement rouge fait plusieurs fois le tour de ces reins, et soutiens un large pantalon en toile à voile, qu'il retrouse en bourrelets jusqu'aux genoux. Ils ne portent de souliers que le dimanche. C'est son luxe. Quand le Maltais a fini sa laborieuse journée, il aime à se réunir avec ses amis et à chanter des airs de son pays, en traînant d'une voix nasillarde sur la dernière phrase jusqu'à ce que la respiration lui manque. Parfois, il y a dans la posada une mauvaise guitare. Alors, se penchant en arrière, ou se dandinant sur son tabouret, le Maltais gratte avec bonheur, à la grande joie de ses compatriotes qui écoutent son instrument discord. Parfois encore, monté par les libations, tandis que la guitare se plaint sous ses doigts, le Maltais aime, en face d'un ami, à danser une espèce de cachucha qui, je vous assure, ne manque ni d'agrément ni de caractère.

Je vous avoue même, mon cher ami, que je me suis souvent arrêté avec quelque plaisir lorsque j'entendais tomber quelques bribes d'accord de la guitare du Maltais, et que je l'ai souvent suivi quand, le soir, avec quelques bons compagnons, il se promenait

lentement, en chantant dans les sombres rues désertes de la ville. Que voulez-vous ! On est sevré de tout ici, et vous savez si j'aime la musique ! Le Maltais arrive ordinairement sans un sou. Ses compatriotes, sans craindre la concurrence, lui font un noyau d'établissement avec quelques oranges, quelques citrons. Pour le reste, l'industrie du pauvre diable doit y pourvoir. Eh bien ! Malgré ce maigre commencement, il n'est pas rare de voir, au bout de quelques années, le Maltais bien vêtu, s'en retourner au pays où l'attend sa maîtresse pour se marier. Et là, avec l'argent qu'ils ont gagné, l'homme achète une barque et se fait pêcheur, la femme monte une petite auberge, et l'un et l'autre vivent heureux. Le Maltais fait volontiers société avec l'Espagnol. Ils boivent et vivent ensemble, et se soutiennent charitablement quand l'un ou l'autre a trop bu, ou qu'ils ont trop bu tous les deux, ou qu'il s'agit de vider une querelle avec le poing ou avec le stylet.

L'Espagnol, qui fut pendant un temps le maître en ce pays, fait aujourd'hui bien piteuse figure. Il n'est pas industriel comme le Maltais. À part de rares exceptions, l'Espagnol est terrassier, quelquefois maçon. On l'emploie aussi aux travaux du port et des routes, concurrentement avec les Arabes, où il délaye la chaux, et roule la brouette avec succès. Il est en général lourd et empesé. Son costume ne manque pas cependant d'élégance et de pittoresque. Le dimanche, il porte un chapeau en peluche noire, haut-de-forme et très pointu. Tout au long de la forme, descend un régime de grosses houppes noires dont la dernière repose sur un bord extrêmement étroit. Un foulard jaune au rouge sur lequel il rabat fastueusement un vaste col de chemise, tourne négligemment autour de son cou nerveux. Il se ceint les reins avec une ceinture de cuir. Quelque temps qu'il fasse, l'Espagnol porte sa veste sur l'une ou l'autre épaule. Il ne s'en revêt jamais. Parfois il met une culotte en velours avec des guêtres en cuir, qui montent aux genoux et qu'il boucle avec beaucoup de laisser-aller. Alors il a des souliers, et brochant sur le tout, une espèce de grand tartan foncé gris rayé e bleu, et bordé de grands effilés. Il se drape avec cela comme avec un manteau. Et ainsi costumé, il se promène gravement, roulant entre les doigts sa bien-aimée cigarette. L'Espagnol ne fume jamais la pipe.

Dans la semaine, l'Espagnol entoure sa tête d'un mouchoir sur lequel il pose son chapeau. Celui-ci est en feutre ras, et comme celui du dimanche, haut-de-forme, pointu, très étroit des bords, mais sans houppes. Toujours la veste sur l'épaule. La culotte est remplacée par un pantalon de largeur démesurée, qui tombe en flottant sur un pied chaussé de mauvaises espadrilles toutes rapiécées. Il n'est pas rare de le voir travailler aux constructions avec son tartan sur l'épaule. Comme le Maltais, l'Espagnol vit de peu. Il ne fait qu'un repas par jour. Quand le soir la journée est finie, il va chez la mahonnaise manger un peu de soupe et un mauvais ragoût au piment. Dans le jour, du pain de munition et quelques gros oignons rouges suffisent à son appétit. La journée du manoeuvre est de 30 sous. Celle du compagnon ne descend jamais en dessous de 4 francs et monte souvent à 6. Encore est on très heureux d'en rencontrer à ce prix. Car les ouvriers d'art, c'est ainsi que ces gens s'intitulent, sont en très petit nombre en ce pays et la main d'oeuvre est hors de prix. Puisque j'ai entamé le chapitre de la classe laborieuse je vais de suite en finir avec elle, en vous dépeignant tant bien que mal, les habitudes de la population indigène, qui se mêle volontiers aux Espagnols et aux Maltais dans les gros travaux de construction.

L'Arabe ouvrier est ce que chez nous on appelle un manoeuvre. Coiffé de la chéchia qu'il couvre ordinairement d'un mauvais madras, il n'est vêtu que de sa quamidja, dont les marges, comme aux chemises de femme, laissent le bras entièrement à découvert. Cette chemise, qui descend jusqu'au genou, est serrée à la taille par une ficelle ou un lambeau de ceinture. La jambe et le pied sont nus. Quelquefois ils portent le seroual, culotte d'une ampleur extravagante, en percaline grise. Dans ce cas, une véritable ceinture est roulée autour de ses reins. C'est dans ce costume que le manoeuvre Arabe soulève d'énormes pierres, fait du béton, charrie du sable et de l'eau, et porte sur son cou dans une espèce de hotte en bois aux longues poignées, d'écrasantes charges de mortier. Dur au mal, on le voit fréquemment avec les jambes ensanglantées, continuer son travail en chantant un refrain monotone sur un ton nasillard. Il y a chez les Arabes une classe tombée, je ne sais pourquoi, dans le mépris. Ce sont les Nègres. Le Nègre est ordinairement un grand et solide gaillard, fort et souple. Sur le chantier il est très curieux à observer. Toujours gai, prêt à montrer dans un rire franc et ouvert de magnifiques rangées de dents très blanches, n'était ce son imperturbable bonne humeur, à le voir avec ses longs bras et ses jambes sèches et nerveuses toutes maculées de plâtre, on le prendrait pour un lambeau de catafalque lamé de blanc.

Le manoeuvre Arabe est encore plus sobre que l'Espagnol et le Maltais. Il ne mange lui, du matin au soir, que du pain de munition qu'il achète aux soldats. Il est vrai de dire, qu'étant pris parmi la classe infime des indigènes, il n'observe pas rigoureusement le chapitre du Coran, qui défend le jus de la treille, et lorsqu'il se met à boire, il viderait à lui seul, une bordelaise de vin ou une pipe d'eau-de-vie. Aussi n'est-il pas rare de le rencontrer battant les murailles, en commandant l'exercice de toute la forme de ses poumons, et poursuivi par une joyeuse troupe de bambins Arabes, qui le poussent en criant sur l'air des lampions « aouh, aouh, patouh ! ». L'Arabe se fait encore volontiers voiturier. Alors, conservant le costume, que je vous ai décrit déjà, il y joint la blouse bleue de nos chantiers, et son fouet à la main, il paraît être le plus heureux des hommes, lorsqu'à la tête de ses chevaux, il chemine en chantant un air de sa tribu. Voilà mon cher Armand, de quels éléments se compose la population ouvrière du pays. Au travail, la bizarrerie des costumes présente à l'œil inaccoutumé du parisien, un aspect qui étonne le premier jour, mais auquel on est bientôt fait.

Je m'aperçois que je suis bien loin des colons, aussi vais-je y revenir. Que voulez-vous, il ne faut pas me savoir mauvais gré si je m'éloigne parfois du sujet principal pour m'amuser aux accessoires. Je suis comme un enfant sur une route, il va bien droit devant lui tant que rien ne vient le distraire. Mais si un oiseau chante dans la ramée, il s'arrête et l'écoute. S'il voit une fleur suspendue aux brindilles du buisson, il s'arrête pour la contempler et la cueillir, sans compter qu'il descend parfois dans les bas

cotés du chemin, mais tout cela sans perdre de vue le but de sa course. Ainsi de moi. Je vous ai promis le décalque de mes impressions. Or dans ce pays tout était nouveau pour moi, j'éprouvais à chaque pas une impression nouvelle bientôt remplacée par une autre, autant que possible, j'observais à fond ce qui m'apparaissait. De là vient cette prolixité que vous me reprochez peut-être.

Après dîner, M. Pharaon me conduisit dans un café maure que je ne connaissais pas. C'est le café chantant du lieu et aussi le mieux achalandé. Cet établissement moins pittoresque mais plus vaste que ceux de la rue Milianah, est installé dans une grande boutique à la française, ouvrant sur la rue par deux larges portes vitrées. Tout autour il y a des nattes et des bancs, ce qui est un progrès. Là, comme partout ailleurs, en prenant une tasse de café, on a le droit de s'étendre sur la natte et d'y passer la nuit. C'est ce que m'expliqua M. Pharaon, en me montrant deux Spahis, qui malgré le bruit semblaient dormir profondément, roulés dans leurs grands manteaux rouges. On joue aux cartes turques et aux échecs. Mais n'allez pas croire que l'on soit pour cela commodément sur une table. Non. Les joueurs sont assis à terres, jambes croisées, et c'est sur la terre nue qu'ils jouent. Aussi les cartes sont-elles d'une couleur intraduisible. Mais ce qui distingue surtout ce café de ses concurrents, c'est une niche pratiquée dans le mur au fond de la salle, dans la paroi qui regarde la rue.

Au-dessous de cette niche est une estrade en bois, et sur cette estrades deux musiciens. L'un grattant une mandoline fêlée, l'autre raclant un mauvais violon qu'il tient entre ses jambes à la manière des joueurs de basse. Puis grattant et raclant, ces deux vieux maures édentés nasillent à qui mieux mieux, les romances du cru. Quand d'aventure ils tombent d'accord, ils se hâtent de faire oublier cette inconscience par une suite de sons extravagants. J'eus bientôt assez de leur concert, et après avoir goûté au café, je priais M. Pharaon de me conduire ailleurs. Vous êtes difficile, me dit-il. Et je me vois fort empêché par la délicatesse de votre oreille. J'avais l'intention de vous saturer de musique ce soir, et je ne sais maintenant si j'oserai. Osez, dis je, osez toujours. Eh bien, si vous ne le trouvez pas mauvais, nous allons prendre Madame Beaucé et je vous conduirais au grand bal du café Cherchell. Volontiers dis je.

Nous allâmes prendre ma femme, et en compagnie de M. Hélot et Balliste, nous nous rendîmes par la rue Tenès au temple de Terpsichore. Dans la cour d'une ancienne maison mauresque, on a tendu des toiles. C'est là que se tient le bal. Quelques quinquets fumeux, accrochés aux colonnes des galeries, éclairent faiblement les ébats des danseurs. Dans l'une des salles de la maison est placé le laboratoire, dans les deux autres on a mis des billards, il y en a une quatrième qui ne sert que de buvette. C'est dans le coin d'une salle de billard que ce trouve l'orchestre, c'est-à-dire l'orgue de barbarie dont je vous ai parlé. A raison de 40 centimes la contredanse, un attaché à l'établissement verse l'harmonie à grands tours de bras. Le bal était très animé. Beaucoup de colons et de colonnes y déployaient les grâces parisiennes d'un cancan demi honnête. Des sous-officiers de la garnison rivalisaient de galanterie envers la jeunesse féminine de notre convoi, et quelques grosses épaulettes circulaient sous la galerie en faisant des remarques peu gracieuses sur le plus ou moins de beauté des danseuses. Les billards étaient occupés, et sur la table, le punch à la française colorait la face des buveurs de ses changeants reflets. Après la contredanse, la valse. Après la valse, la contredanse et ainsi jusqu'à minuit. Nous nous assîmes autour d'une table, et des yeux nous primes part à la joie générale. Cinq ou six Arabes s'étaient mêlés à la foule, il y en un qui dansa. Rien de plus extraordinaire que de voir figurer un Arabe dans un quadrille français. Le malheureux, ignorant complètement la mesure, allait de ci de là, embrouillant chaque figure, gesticulant des bras, levant à tort et à travers ses grandes jambes velues, et exécutant, croyant bien faire, les gambades les plus excentriques, les sauts les plus maladroits, les voltes les plus étourdissantes. Tout le mode riait autour de lui, excepté les danseuses, qui ne pouvaient souvent dégager leurs pieds de dessous sa large babouche et à qui il prodiguait des coups de coude et des coups de genou.

Quand arriva le galop, il faut lui rendre cette justice qu'il exécuta avec une vigueur dont nous serions incapables, nous autres européens. Sa danseuse, littéralement sous son bras, était à deux pieds du sol. Il tournait dans la salle, heurtant, poussant, bousculant tout sur son passage, et après que la dernière note se fut éteinte, il fit encore cinq ou six fois le tour de la salle, lancé qu'il était par le train du plaisir. Enfin, quand il ramena à sa place la malheureuse danseuse, celle-ci plus morte que vive, jura qu'on ne l'y reprendrait plus, et ce n'est qu'en boitant, en se tenant les reins, on se tâtant les bras, qu'elle vint, essoufflée, se jeter sur sa chaise, dont elle ne bougea plus de la soirée.

Ah ! Quand nous quittâmes Paris le 19 novembre, celui qui eût dit à cette foule assemblée, parmi laquelle chacun reconnaissait un père, un frère, ou au moins un ami, que le 10 décembre ces immigrants malheureux, qui ne pouvaient alors tarir la source de leurs larmes, que ces pauvres femmes dont la douleur paraissait si vive et si sincère, danseraient gaiement dans le pays où la misère les conduisait, celui-là à coup sûr serait passé pour un insensé. Et pourtant voyez les, folles et rieuses ! Croirait on à les voir, se démenant sous la mesure dont elles font bon marché, qu'elles ont vécu au moins un jour de regrets amers, quelles ont souffert, qu'elles ont tant pleuré ? A examiner ces bonnets coquettement chiffonnées, ces robes soigneusement repassées, ces fleur factices, ces rubans frais, croirait on qu'elles sont souvent restées plus de huit jours sans se laver, qu'elles ont souvent marché pieds nus dans une boue infecte, qu'elles ont couché pêle-mêle sur les planches humides d'un bateau, cachant leurs guenilles avec les haillons de leurs voisins, croirait on enfin qu'elle regrettent d'être venues ?

Ah ! l'oubli, l'oubli de toute une vie misérable, qui doit recommencer demain peut-être plus misérable encore, voilà ce qu'ils troquent, les malheureux, contre une heure de cette folle joie, l'oubli du pays où l'on est né, l'oubli des affections qu'on y laisse, ... pour une chaîne anglaise, l'oubli des fatigues du long et pénible voyage, pour un temps de galop. ! Triste échange ! Stérile

trafic ! Pauvre humanité ! Il ne faut pas se confire dans son chagrin, me direz vous, se rendre plus malheureux encore par la continuelle pensée de son malheur. Soit, mais soyons dignes, restons au niveau de la position que la misère nos a faite, et si nous ne pouvons nous élever au-dessus, de grâce ne descendons pas ! Notre passé fut misérable, notre présent n'est rien moins que tout beau, et notre avenir y songez vous ? Notre avenir ! Qui sait s'il n'égalera pas en 'adversité, le passé dont nous portons les stigmates. Et le présent sur lequel vous dansez, ne le trouvez-vous donc pas aussi triste ! Si nous en jugions autrement d'ailleurs, nos yeux fussent restés secs en partant, et nous pleurions. Nous pleurions tous tant, que nous faisons pleurer autour de nous ceux qui, sans nous connaître, nous regardaient partir. Pourquoi donc 21 jours ont-ils amené sur tant de misère, sur tant de chagrin, autant d'oubli ?

Voici mon cher Armand, les réflexions que fit naître en moi, la vue de mes compagnons se livrant à leur innocent plaisir. Vous trouverez peut-être que ces réflexions sont bien amères, et que je suis d'un pessimisme ridicule et exagéré. Que voulez-vous, je vois la chose ainsi. Je la retourne sous toutes les faces, et je ne trouve pas seulement de quoi sourire. En suis je plus heureux ? Assurément non. Nous quittâmes le bal. Ces messieurs nous conduisirent jusqu'au mur d'enceinte de la caserne, où nous leur souhaitâmes une bonne nuit. Et nous montâmes nous coucher. Je remarquai que ma femme était plus gaie que la veille, et que cette musique, toute monotone et mauvaise qu'elle fût, avait pourtant exercé sur elle un certain empire. Elle s'était égayée un instant de la joie des autres. Verrais je donc réellement les choses trop en noir, puisque ma femme elle-même, qui comprend parfaitement sa position, a pu paraître un instant l'oublier ? Non, c'est qu'elle est jeune et femme, et qu'elle sourit au souvenir de ses quelques joies passées.



Le Maltais le dimanche, les Espagnols le dimanche



Le Maltais chez la Mahonnaise



L'Arabe en semaine, le Nègre en semaine



Les Espagnols en semaine



Promenade nocturne et musicale des Espagnols